

Olivier PENOT-LACASSAGNE

# Les Bâisseurs de ruines





Olivier PENOT-LACASSAGNE

# Les Bâisseurs de ruines

Couverture : Alexander Bogomazov (1880-1930),  
*Tramlijn, Lvovskaya ulitsa* (Kiev, 1914)

Tous droits de reproduction, de traduction et  
d'adaptation réservés pour tous pays.

© Olivier Penot-Lacassagne, 2022

Spécialiste des avant-gardes et des contre-cultures, Olivier Penot-Lacassagne est l'auteur de plusieurs livres, parmi lesquels : *Beat Generation. L'inservitude volontaire* (dir.) (CNRS éditions, 2018); *Poésie & Performance*, codirigé avec Gaëlle Théval (Éditions nouvelles Cécile Defaut, 2018); *Back to Baudrillard* (dir.) (CNRS éditions, 2015); *Vies et morts d'Antonin Artaud* (CNRS éditions, coll. « Biblis », 2015); *Contre-cultures!*, codirigé avec Christophe Bourseiller (CNRS éditions, 2013); *Engagements et déchirements. Les intellectuels et la guerre d'Algérie*, coécrit avec Catherine Brun (Gallimard/IMEC, 2012).



« Voilà l'histoire exacte et vraie et vraisemblable  
et véritable et véridique histoire  
le reste est monnaie de singe  
auge à cochons  
couperose  
graillon  
ballon de baudruche  
pur charabia  
menterie  
branle-bas  
vert-paille  
bernique. »

Ana Tot

« [...] une grande partie du problème qui nous  
menace tous est *la bêtise sur laquelle ce modèle de  
développement repose fonctionnellement.* »

Bernard Stiegler

« Le monde est une vraie porcherie. »

Bérurier Noir



Petit Corps Replet se gratta le nez et dit d'un ton solennel :  
*Mes chers amis, j'ai pour cette fonction les ambitions les plus nobles.*  
Au premier rang, Malingre sourit d'aise. La campagne avait été difficile. Il avait fallu battre le pavé, sillonner les régions, courir les villes « à la rencontre des Français ».  
Embrasser les enfants,  
rassurer les parents,  
convaincre la multitude,  
persuader le tout-venant.  
*Nul ne saurait me reprocher...*  
Poignées de main, tapes sur l'épaule, selfies... Non, ça n'avait pas été facile, et Petit Corps Replet ne s'était pas ménagé.  
Prendre un air entendu en toutes circonstances... Feindre de comprendre les problèmes des uns et des autres... Être évasif avec précision... Sourire quoi qu'il arrive...

*Vous le savez, je ne suis pas homme à me dédire; et les engagements pris seront...*

Les derniers sondages, favorables, confirmaient l'avancée des semaines passées. L'écart (de quelques pourcents) semblait solide, malgré une abstention que l'on pressentait importante — « historique », se moquaient par anticipation ses opposants.

Le débat de l'entre-deux tours avait été convaincant : pugnace, incisif par moments mais courtois.

C'est donc avec confiance que Petit Corps Replet s'adressait une dernière fois à ses partisans. Dès les premiers mots, on sut qu'il prendrait de la hauteur. Au-dessus de la mêlée et de ses airs de kermesse, l'ultime discours du candidat saluait déjà la France ; et chacun s'en félicita.

Combien de discours Malingre avait-il écrit pour Replet ? À combien de phrases avait-il accroché visions, certitudes, espoirs, repris en chœur et parfois même chantés ?

Écoutant cet homme mûr répéter pour la énième fois les mêmes choses, habilement variées, auxquelles il conférait ce soir une gravité solennelle, il ne put s'empêcher d'approuver une fois encore les audaces discrètes qui gonflaient sa prose. Il regarda autour de lui. Était-il le seul à goûter ces menus exploits rhétoriques qui distinguaient sa plume du verbiage journalistique ?

À la tribune, Petit Corps Replet s'échauffait déjà. Il avait toujours besoin de croire aux sujets qu'il traitait. Cela lui donnait un allant qu'il prenait pour une vibration intérieure, un élan qu'il convertissait en conviction. L'émotion inspirait ses gestes, la fièvre gagnait ses organes. Il avait soudain des manières et du style. Un enthousiasme adolescent travesti en élégance morale.

*... Oui, ce soir, nous célébrons le renouveau du politique. Et je vous le dis avec force : demain...*

Transpirant généreusement, il vivait ses exagérations verbales avec aisance.

S'encombrait d'une passion de la France qu'il voulait véritable.

Puisait à pleines mains dans l'avenir.

Essorait le vide.

Il le savait, les jours de victoire insufflaient aux phrases exténuées qu'il prononçait une vigueur nouvelle.

Malingre aimait ces maîtres mots qui régalaient une assemblée. Combien de fois avait-il maquillé les mêmes lieux communs avec la certitude de l'effet assuré. Nouveau départ, nouvel élan... Rengaine inusable.

*... La route devant nous sera longue, la pente sera rude. Mais je n'ai jamais eu plus d'espoir d'y arriver que ce soir...*

Les applaudissements nourris de la salle troublèrent sa rêverie. Petit Corps Replet savait avoir l'air ; et cela suffisait. Il écoutait sans écouter, souriait sans sourire, s'engageait en s'esquivant, une main sur le cœur, le regard bon enfant.

*... Mais nous ne devons pas nous dissimuler l'ampleur du travail à accomplir. Nous ne le pouvons pas.*

Délaissant son texte, qu'il connaissait par cœur, Replet recula d'un pas, regarda l'assemblée, osa improviser. Quelle ivresse tout à coup ! Il s'entendit parler, s'écouta avec étonnement. Ses paroles lui parurent belles, généreuses, accueillantes.

*... Nous poursuivrons ensemble un objectif noble. Il y va de notre esprit de responsabilité...*

Le quotidien de Malingre avait souvent été rude. Forte de ses convictions et de son savoir, la meute des conseillers — esprits de premier ordre — lui chicanait une virgule, lui contestait un point d'exclamation. Comptable des humeurs populaires, leur importaient le dépouillement maladif des expertises, l'exactitude sèche du procès-verbal.

Rompus à l'exercice de la compassion, les bougres dissertaient avec prudence sur les hauts et les bas du quotidien. Usaient d'éléments de langage dont ils escomptaient toujours d'utiles dividendes.

Et si parfois, à l'heure de la pause, ils se payaient de mots une bière à la bouche, c'était pour rire, entre soi, des misères du monde. Manière de décompresser, de se détendre un peu avant un nouvel assaut.

*Miserere nobis*, leur chantait une voix intérieure.

Prendre pitié? frissonnaient-ils. Oui, mais de qui? de quoi?

Du peuple? De cette obscure foule des laissés-pour-compte et des culs-de-jatte, sans-culottes et sans-grade, sans-dents et sans-droits?

N'y avait-il pas d'autres candidats pour ces irrécupérables?

Petit Corps Replet l'avait martelé pendant des semaines jusqu'à le croire lui-même : il parlait pour tous, non pour quelques-uns. Et il comptait sur la force de la répétition, que ses communicants modulaient avec talent, pour museler les doutes, étouffer le scepticisme, faire taire les hésitations.

Comment en effet optimiser cette plainte que symboliseraient désormais les ronds-points de l'hexagone?

Comment l'exploiter?

Une annonce, peut-être, pour calmer le jeu?

Qu'en pensez-vous, Jeannot-Lapin?

Qualifier de populiste la colère sociale qui s'était répandue sournoisement avait semblé, un temps, suffire. Le mot, dont les idéologues rappelaient l'histoire avec force gestes épouvantables, inquiétait assez pour servir d'anesthésiant. Le populisme, confondu à dessein avec le sentiment populaire, faisait peur. Voyez, s'alarmait-on, comme notre bon peuple de France régresse en foule; écoutez-le dénoncer en termes vulgaires l'inefficacité bavarde des dirigeants qu'il a élus, désormais conspués à gorges débrayées.

« Impuissants », « menteurs », « impotents », l'entend-on crier sous nos fenêtres.

« Salauds », « ordures », lit-on même sur les banderoles qu'il déploie féroce.

Malingre n'ignorait pas que ces protestations insolentes exhibaient crûment les blessures du corps social. Certes, il avait fallu intervenir pour pacifier au plus vite les braillards. Et l'on avait débloqué quelques milliards dans l'urgence afin de calmer ces anonymes bariolés qui contestaient tous azimuts. Mais cela ne suffisait pas. Néolibéralisme débridé et globalisation sauvage soulignaient outrageusement les faiblesses de la puissance publique, qui ne savait que répondre à ce qu'elle ne comprenait pas et qu'elle soldait en jugements condescendants.

Le mot de transition, qu'en haut lieu on agitait comme un remède pour gagner un peu de temps, était trop élastique. De grands bouleversements étaient en cours, et des choix décisifs, plus que d'habiles tours de passe-passe, s'imposaient.

Abracadabra, abracadabr, abracadab, abracada, abracad, abraca, abrac, abra, abr, ab, a... ha, ha, ha, ha.

*... Nous traversons une crise grave qui frappe en particulier les plus modestes. Les privilégiés ont été trop protégés, les déshérités trop malmenés.*

Là-bas, sous les lumières des projecteurs, Replet, très en verve, se faisait insistant.

*... Aguerri par les combats, endurcis par les difficultés, soyons fiers de ce que nous sommes, là où nous sommes, comme nous sommes...*

Aux forces vives et aux traîne-savates, aux épargnants et aux indigents, et même aux égarés des extrêmes dont il disait comprendre les errements, par-delà donc ces fâcheux clivages qui « paralysent » la France, PCR adressait un message de réconciliation.

À celles et ceux qui, ventre rond et poches pleines,  
musardaient entre droite et gauche,  
se disputant sur des questions sociétales,  
il prêchait la tolérance et vantait les vertus du capital.

Aux autres qui,  
bouche ouverte,  
poches vides,  
nez levé vers le ciel,  
réclamaient leur pitance,  
il promettait des jours meilleurs.

La soirée était belle. Parfaitement organisée. Superbement orchestrée.

Petit Corps Replet affirmait, défendait, argumentait, attaquait, souple, incisif.

Au premier rang, Pouf et Patapouf, deux sénateurs en vogue, suaient à grosses gouttes.

Au deuxième rang, Notre-Dame, tout en fleurs, exultait.

Au troisième, orgasme discret.

Malingre avait toujours eu le sens des valeurs et savait flairer le vent. Il s'aimait et se détestait avec complaisance, sans jamais se dégoûter tout à fait. Une bonne nature, pensait-on parfois de lui. « Je distingue de moins en moins ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est faux et ce qui est vrai », songea-t-il, engourdi par le brouhaha de l'assemblée.

*... D'autres vous diront... Mais, vous le savez aussi bien que moi...,* glapissait-on à la tribune.

Se fondre dans l'ivresse des paroles creuses ou bedonnantes : impossible d'expliquer cette fièvre qui saisit tout orateur dès que la rhétorique lui monte au nez.

Identité commune, intérêt général, liberté civique, espérance démocratique, transition écologique et sociale : jetés en bouquet devant un auditoire jovial, ces mots fouettent le sang de n'importe quel causeur sensible qui, les soirs de forte marée, se sait brave, intrépide, presque courageux.

Replet évitait autant qu'il le pouvait ces haussements de col. Il préférait l'efficacité persuasive des arguments rationnels aux effets de manche verbeux, dont il reconnaissait néanmoins qu'ils pouvaient séduire les nostalgiques, les émotifs et les sentimentaux.

La platitude du quotidien s'effraie des grands mots et des formules exaltées. D'en haut, on aime parfois les entendre, car ils flattent la fibre littéraire et le naturel épique des têtes bien faites. D'en bas, ils laissent toujours l'impression d'un bavardage cultivé usurpant la réalité. On y goûte peu cet héroïsme mesquin qui baragouine une langue de salon plaisante, mais sournoise.

*... Je l'ai dit maintes fois, et je le répète volontiers devant vous aujourd'hui : les épreuves que nous avons traversées nous rendent plus forts; et c'est avec détermination...*

La pandémie, ayant paralysé le monde en quelques semaines, avait révélé aux plus obtus l'affolante vulnérabilité de la machinerie marchande. On était sorti comme dénié de cette épreuve planétaire aux rebonds incessants.

Les philosophes des gondoles tiraient même de ces longs mois morbides d'utiles leçons qu'ils partageaient avec bienveillance. Penser par temps de pandémie n'avait pas été une sinécure; beaucoup, par scepticisme professionnel, avaient déraisonné. N'entendant rien à la science, ils s'étaient imprudemment répandus sur les ondes et dans les journaux, répétant partout les mêmes discours impotents sur la faible gravité de la crise sanitaire, plus à leur aise pour ergoter sur l'usage masculin ou féminin du terme « covid ». Leurs indispensables lumières sur ce dernier point enchantèrent plus d'un lecteur et d'un auditeur, à jamais reconnaissants. Quant à leur avis sur la valeur de la vie humaine, un bêtisier de 400 pages, annoncé pour la Noël, était en préparation.

*... Le monde contemporain — ce bel aujourd'hui si malmené, continuait Replet, soudain lyrique — souffre de pathologies graves : politique, économique, écologique, éducative, culturelle... Mais il souffre aussi, plus encore, d'une crise du sens.*

*Les hommes et les femmes ne perçoivent plus le sens de leur vie dans un monde lui-même désorienté.*

*La pandémie nous a révélé comme une évidence la vulnérabilité de notre modèle de développement...*

Malingre, qui aimait disserter, avait longuement travaillé ce passage. Chaque terme, se souvenait-il, avait été disputé avec âpreté. Il avait pesé autant qu'il l'avait pu sur les formulations finalement retenues; mais les réticences de ses camarades s'étaient manifes-

tées ouvertement. On le soupçonnait de vouloir trop en dire, par réalisme de surcroît. L'important est d'attendre, lui indiquait-on en aparté; les temps qui courent ne permettent guère de renoncer au septième ciel; il faut au contraire se montrer hommes et femmes de progrès, et battre habilement les cartes de l'avenir.

Un léger défaut d'élocution avait interdit à Malingre ces exhibitions publiques. Une façon saccadée de parler qu'il n'avait pu corriger et qui l'avait poussé par réaction à prêter à d'autres sa plume. Discrétion, efficacité : pour ce normalien agrégé d'histoire, il s'agissait là de vertus cardinales que Replet appréciait.

1 + 1 font 2, avait-il appris dans ses Pyrénées natales. Mais les ors de la République contrariaient chaque jour cette belle équation. Disciple du mérite, Malingre servait le bien commun et l'intérêt général, notions impénétrables, avec un cynisme chaloupé.

Il avait donc aidé Petit Corps Replet dans sa conquête du pouvoir. Avec et contre ses sbires, il avait élaboré un récit désirable — impactant, rectifiait-on autour de lui — sur la société française et sur le monde d'après.

« *And now the clown is going to do some magic for you!* », se plaisait-il à dire, sans jamais préciser qui était l'illusionniste et qui était le magicien.

Serviteurs des statistiques, courbes et pourcentages, qu'ils vénéraient en silence, les membres les plus influents de la *team* de campagne traquaient la moindre ébriété venant entacher les interventions de Replet. L'émotion les inquiétait. S'ils avaient, autant que Malingre, le souci de la précision, ils n'aimaient guère bousculer les apparences par des élégances de style les arrachant à leur sobre quotidien. Dans un français impeccable, économe et technique, ils déclinaient d'ineptes vérités qu'ils se plaisaient à croire définitives.

Flattés, stimulés même par le désaveu des faits, ils reprenaient avec application livres de comptes et rapports d'expertise. Avec une obstination d'administrateurs surdiplômés, ils parlaient de réformes, s'égarant joyeusement dans les dédales de leurs névroses inguérissables.

Étonnante pathologie! Passant avec autorité d'une approximation chiffrée à l'autre, ils affirmaient, la main sur le cœur, avoir appris des erreurs passées. Ouvraient grand le bec et juraient à qui mieux mieux qu'on ne les y prendrait plus.

Car ils avaient, proclamaient-ils, le sens du général.

Et de pérorer sur la France d'en haut et sur celle d'en bas, sur celle du milieu et celle des marges. Optimisation fiscale, niches privilégiées, avantages indus, abus à encadrer : il y avait tant à faire pour rendre la France à leur image.

L'efficience des marchés sert le bien commun, affirmait l'un d'entre eux, énarque ambitieux et zélé qui ne manquait pas d'allant. Les intérêts individuels bien compris convergent spontanément vers l'intérêt commun, soutenait-il encore.

Mais ces dogmes réaffirmés, Tromblon s'arrêtait soudain.

Servir la puissance publique, c'était aussi savoir se taire. Agir au nom du peuple sans le peuple. Garantir le principe de sa souveraineté en le tenant hors de portée de la délibération démocratique. C'est pourquoi il fallait l'éduquer avec habileté.

L'éduquer par prévention pour qu'il se soumette docilement aux aléas de la raison économique. Et qu'il accepte sans regimber le bel avenir qu'on lui promettait.

*... Nous refusons l'indignité de la société actuelle, nous n'acceptons pas de nous résigner...*, récitait Replet, légèrement cambré. Sur le pupitre, une goutte de sueur s'étira lentement.

Avoir réponse à tout. N'être jamais à court d'arguments.

En toutologue pétulant, rétorquer à qui s'en étonne, à raison ou à tort qu'importe :

- 1) que les affaires vont mieux,
- 2) qu'elles reprendront demain plus florissantes qu'hier,
- 3) que les déboires actuels, inhérents à d'imprévisibles facteurs dont personne n'avait imaginé la gravité, sont le ferment d'un rebond, mieux, d'un renouveau qu'on ne se privera pas de qualifier d'« historique ».

PCR savait par cœur sa grammaire sociale. Balayant les obstacles, la frappe de ses mots donnait à la réalité peu flatteuse la caution d'une morale de tiers état.

Malingre jeta un œil discret sur sa montre.

Replet parlait depuis près de vingt minutes. Quel orateur il faisait ! Timbre juste, malgré une voix fragile qui se brisait quelquefois, diction parfaitement maîtrisée.

*... contre de telles accusations, il nous faut souligner au contraire le message profondément humain...*

Les aspirant.e.s à la fonction présidentielle étaient nombreux. Porté.e.s par une poignée de militants (de quatre dizaines à plusieurs milliers), ils ou elles se supposaient toujours quelques talents. L'un était rhéteur, l'autre rebelle, un troisième s'affirmait patriote, une quatrième ventriloque. Un autre encore, qui passait inaperçu, revendiquait sa pureté de gauche, que lui contestait farouchement un ex-machin croyant être ce qu'il disait. L'imposture menaçait les plus hardis.

Déclarations équivoques, sourires mystérieux.

« La présidence aigüise les ambitions », dirait-on bientôt sur les antennes. « Les petites manœuvres ont commencé », lirait-on dans les journaux.

« L'appel du devoir », pérorerait un tel. « Le sens de l'État », piaillerait une autre. « Si les circonstances le décident », pontifierait une troisième. « Par devoir et sens des responsabilités », pinaille-rait un quatrième.

Et chacun/chacune de se précipiter *sur le terrain* pour « écouter les Français », formule d'usage dont personne ne savait vraiment ce qu'elle signifiait.

Et chacun/chacune, voilant encore pudiquement son ambition, de se contorsionner. Car il fallait bien prendre position. Mais laquelle?

Pour les sempiternels revenants, le discours était rodé. Ils arguaient d'une réflexion mûrie par les erreurs, négociaient une expérience assagie par les épreuves.

Pour les autres cependant, perdreaux de l'année, répondre soudain à l'appel du devoir n'était pas une mince affaire. Des for-

mules toutes faites leur servaient de viatique. Mais comment être crédible avec si peu ?

Se démarquer à tout prix, se distinguer quoi qu'il en coûte. Une boucle d'oreille, un tatouage sur le mollet, un piercing sur le tétou, un tricycle à roulettes, un hologramme en couleurs, une audace vestimentaire, une barbe de trois jours, un ch'veu sur la langue, un os dans le nez, une bouche en cœur, une tête à claques, une plume dans l'cul : tout était bon pour affoler le quidam et sortir du lot.

Le gloriomètre était pourtant impitoyable.

Les plus ou moins connus côtoyaient les célébrités du showbiz électoral. Tous cherchaient à plaire et tous, pour des raisons différentes, surévaluaient leur popularité. Il y avait ceux qui s'enthousiasmaient des 2 % qu'une enquête mal ficelée leur accordait généreusement ; il y avait aussi ceux qui espéraient enfin décoller, sûrs de comptabiliser très vite des « intentions » qui tardaient à se déclarer. Et il y avait les habitués des sommets, qui se vantaient de prévisions à deux chiffres et roulaient déjà des mécaniques : familiers des courses en tête, on leur prédisait un avenir.

Est-ce le bon moment? s'était demandé l'atrabilaire anxieux.  
Miroir, ô mon miroir, s'était exclamé le défroqué du jour en rupture de ban, dis-moi qui, dis-moi quand, dis-moi pourquoi et comment!  
Serai-je le Fils prodigue du royaume?  
Serai-je Dame de France, première du nom, à la barbe de ces messieurs?  
Est-ce toi, Marguerite?  
Est-ce toi, Roméo?  
Si belle déjà?  
Si désirable enfin?

L'occasion fait le larron, murmure-t-on en Basse-France. En haut lieu, où l'on caresse d'autres chimères, on aime à se raconter des histoires. Depuis de Gaulle, le spectre du sauveur providentiel hante les esprits les plus fragiles. Le *vulgum pecus* s' imagine en grand homme ou, à défaut, en grande femme.

Et d'y songer peu à peu, d'abord amusé par l'audace, qu'il ou elle sait risible, de cette ambition née — à leur insu, reconnaîtront-ils — dans les plis les plus obscurs de leurs cerveaux amidonnés. Puis d'y croire un peu plus chaque jour

— « pourquoi pas après tout, je ne suis plus stupide que tel.le ou tel.le dont je sais par indiscretion qu'il et elle ambitionnent... blah blah blah, blah blah blah, blah blah blah. »

Et d'y croire jusqu'à l'absurde, s'exclamant « mais oui, c'est bien sûr ! » en se frappant énergiquement le front, ému.e,

peut-être même illuminé.e par cette soudaine révélation, un matin de juillet, dans l'intimité d'une salle de bains

en se rasant

la barbe, la poitrine ou le pubis,

en se peignant raie à droite ou raie à gauche,

en s'épilant aisselles, narines, sourcils ou seins

selon les caprices d'une pilosité fantasque.

L'opinion, dont les plus fébriles guettaient un signe favorable, aussitôt perçu comme un encouragement à continuer l'aventure, se moquait pourtant de ces marchands d'illusions périmées, dont la somme des projets la préservait à peine du pire.

À l'automne, les jeux étaient faits, la course était lancée.  
Chacun avait évalué ses chances, son indice de masse corporelle, sa bêtise, ses compétences éventuellement.  
Compétences à désapprendre ce qu'il ou elle avait si bien appris.  
Compétences à refonder un modèle de développement moribond, dont la toxicité manifeste exigeait une révision radicale de ce qu'ils croyaient.  
Compétences pour une bifurcation requérant un courage qu'ils n'avaient pas.

En dépit de sondages prometteurs mais insuffisants, Replet n'avait pas douté : lui se savait un destin national. Enivré par ce sentiment ineffable, il avait tancé celles et ceux, il est vrai piètres figurants, qui escamotaient la réalité des faits derrière le récit fantasmé de leurs ambitions névrotiques, sublimées en casting d'homme ou de femme présidentiable. En haut de l'affiche, il n'y aurait de place que pour son nom.

Approché, Malingre n'avait pas hésité longtemps. Sensible aux avantages réels et symboliques, aux bénéfiques divers, profits à court et long termes, gains, dividendes, rentes et rendements d'une telle entreprise, il avait très vite accepté de rejoindre une équipe de campagne qui cherchait à se renforcer.  
L'éventualité d'un échec l'avait à peine effleuré. Si revers il y avait, il saurait rebondir.

« Je suis candidat. »

Candidat « par devoir ».

Candidat « par responsabilité ».

C'est par ces mots que Petit Corps Replet avait annoncé un matin à la presse sa candidature à l'élection présidentielle. Conscient des difficultés que traversait le pays, il s'était dit « prêt et déterminé ».

« Je place ma candidature en dehors des partis, avait-il expliqué. Car une élection présidentielle, « c'est la rencontre d'une personne et de son projet avec les Français ».

Récusant la logique des partis, clientéliste et partisane, il en avait appelé au sursaut national.

« Je veux reconstruire,

je veux rassembler,

je veux réconcilier,

je veux réformer,

je veux, je veux, je veux... »

avait-il finalement martelé avant de répondre à quelques questions improvisées.

Ou du bon usage de l'anaphore en politique, nota Malingre dans l'un de ses nombreux carnets après cette déclaration habilement médiatisée.

Peu à peu tombée en désuétude, cette figure de rhétorique n'était plus guère utilisée, et toujours dans la plus grande indifférence, jusqu'au jour où, piqué au vif, un candidat à l'élection suprême avait décrété que « lui président... ». Et de reprendre plus de vingt fois la même formule : moi président par-ci, moi président par-là, devant deux journalistes médusés se souvenant vaguement avoir étudié en fin de collège quelques figures de style rébarbatives, parmi lesquelles cette fameuse reprise anaphorique (« du grec  $\alpha'v \alpha \varphi \omicron \rho \alpha$ , action de s'élever, ascension », se récita l'un d'eux qui perdit quelques instants le fil des échanges en cours).

Un linguiste patenté vanta peu après les mérites d'une telle figure. Dans un bref exposé diffusé sur les réseaux sociaux, il expliqua avec simplicité ce procédé qui visait à un effet de symétrie et d'insistance, par répétition d'un même mot ou groupe de mots au début de plusieurs phrases ou propositions successives.

C'est ainsi, continua-t-il, qu'on reconnaît une anaphore, que l'on saura distinguer de l'épiphore qui, comme chacun sait, est son antonyme. De même, conclut-il avec satisfaction, on prendra soin de ne pas confondre tout à fait cette reprise à l'initiale avec la simple répétition. Pas plus qu'on ne la confondra avec l'épanaphore qui, quoique synonyme, s'en distingue dans le sens où cette dernière reproduit la structure syntaxique à l'identique.

Ce brillant exposé en épata plus d'un.e.

Et ce substantif féminin fut bientôt un mets apprécié par les meilleures bouches. Nul débat qui vaille désormais sans son couplet anaphorique. Après le Marché de la Poésie, les cafés philosophiques et les soirées Karaoké, les concours de rhétorique faisaient

florès sur les plateaux de télévision et dans les meetings politiques. Personne — et le linguiste, rhétoricien de cœur et par profession, s'était bien gardé de le dire — personne ne s'était avisé du sens médical du mot d'anaphore, attesté dès 1838, qui en concurrençait *ad nauseam* l'acception principale : VOMISSEMENT.

Malingre n'ignorait rien de ces subtilités langagières. Il se méfiait des bâfreurs empesés qui, dès que l'écoute retombe, se lancent à l'aveugle dans des élucubrations qu'ils dramatisent médiocrement en prenant la pose, croyant parler juste en agitant leur double menton.

Contre ces trop fréquentes éructations, il prêchait la modération.

Que dire en effet ? Et comment dire ?

On attendait de Malingre qu'il gommât les « éléments de langage » trahissant la fabrication pataude de la parole politique. Mots-clés et messages-clés devaient s'imposer avec souplesse et légèreté, sans éveiller de soupçon.

La tâche n'était pas commode. Bien que sur le qui-vive, les professionnels de la communication étaient de mauvais écrivains. Ils expliquaient certes avec aisance le pourquoi et le comment d'un discours bien préparé, dissertaient non sans talent sur la nécessité de construire un récit national, prodiguaient moult conseils pour anticiper les situations inopportunes. Lexique prescrit ou déconseillé, arguments préconisés, terminologie à privilégier, thématiques à placer, données chiffrées à mentionner : aucun outil ne leur manquait pour promouvoir l'identité du locuteur, diffuser auprès du plus grand nombre son projet, asseoir son autorité sur le partage d'énoncés formatés. Mais, convenaient-ils quelquefois, le journalisme de décryptage jetait une lumière crue sur ces coulisses peu avouables. « Les ficelles du métier se doivent d'être discrètes », insistaient-ils, avant d'ajouter : « Si elles s'épaississent au point de devenir de grosses ficelles bien visibles, c'est que les procédés sont grossiers. »

Malingre n'aurait pas mieux dit. Car, de fait, les procédés étaient le plus souvent balourds et sommaires. Ces piètres ouvriers du récit national ne parvenaient guère à dissimuler l'indigence de leur narration. Mais comment affirmer aujourd'hui « vouloir revenir à nos valeurs fondamentales », « vouloir servir la France et non se servir d'elle » sans provoquer une franche rigolade ?

Malingre ne méprisait pas la bonne volonté des professionnels qu'il côtoyait. Leur rôle était ingrat. Indispensables, soutenait-on

dans les cercles du pouvoir, ils étaient pourtant la cible de quolibets potaches. Leur discrédit était grand, mais on les consultait toujours, au cas où, sans jamais être persuadé de leur pertinence. On disait d'eux, turlututu chapeau pointu, qu'ils pouvaient fédérer les prises de parole, produire du collectif à souhait, mobiliser les foules par des mots d'ordre onctueux. Mais en même temps on doutait de leur habileté à convaincre.

De cet état de fait, Malingre faisait son miel. À lui de brouiller les pistes, de rejeter dans l'ombre les traces grossières de cette rhétorique laborieuse.

On lui reconnaissait cette aptitude et ce savoir : préserver l'illusion d'une forme de vérité, d'authenticité, d'honnêteté, et par conséquent d'efficacité du discours.

Reconstruire. Rassembler. Réconcilier. Réformer.

La fièvre des Gilets jaunes, après le soulèvement des Bonnets rouges, des Tuniques bleues et des Chaussettes noires, puis la pandémie de Covid, avaient incité plusieurs candidats à la prudence. Les impulsifs se méfiaient, les catégoriques y regardaient à deux fois. Moins d'indignations à l'emporte-pièce, plus de déclarations modestement bafouillées. Les VRP du néolibéralisme et les porteurs d'eau de la décroissance s'affrontaient à fleurets mouchetés, les commis-voyageurs du Marché libre et les bateleurs du Grand Soir faisaient profil bas. Impudence réprimée, arrogance remise : il leur fallait être justes et pondérés sans être rébarbatifs pour ne pas gaspiller le peu de crédibilité qu'une France lasse leur concédait encore.

Loin de ces frilosités, Petit Corps Replet avait voulu une campagne dynamique, inventive, connectée.

Écrans géants sur lesquels seraient projetées images chocs et punchlines; meetings audacieux, entre fête patronale et laboratoire d'idées;

musiques d'entrée et de sortie techno-compatibles;

et même batterie et percussions sur scène, pour marquer à coups de cymbales et de grosse caisse les temps forts de ses discours.

À Nice, pom-pom boys et pom-pom girls, se tortillant à parité, avaient su calmer les ligues de bonne vertu.

Le survol en montgolfière des plaines betteravières de Champagne avait tranquilisé le monde paysan, accusé de salir la bonne terre de France.

Une matinée sympa dans une école maternelle du Loiret, des croissants au lever du lit dans une maison de retraite du Cantal, une gerbe de fleurs déposée au sommet du Ventoux, un smart-

phone dernier cri exhibé en toutes circonstances, avaient rassuré tour à tour les mamans, les tremblants, les nostalgiques et les branchés.

N'oublier personne était le credo de l'équipe de campagne.

Un ruban multicolore au poignet pour les LGBTQIA,

un pin's décoratif pour les serveurs de la République,

un mouchoir jaune pour les larmes des déshérités,

une grosse montre à l'attention des fortunés,

une cravate bleu horizon pour les soldats du contingent,

des socquettes pourpres pour les royalistes,

un slip *Made in France* pour les patriotes,

des dents blanches pour les intermittents du spectacle,

une rose à la boutonnière les jours de gaudriole,

le front dégagé pour faire sérieux,

une chevalière sans initiales pour faire jaser : la panoplie du présidentiable avait vite gagné en raffinement.

Car tout fait signe, avait appris Replet sur les bancs des grandes écoles.

Et puisque tout fait signe, « Jojo le gilet jaune » avait été invité à exprimer sa vision des choses lors d'une brève rencontre sur un rond-point, à l'entrée sud de Vesoul.

Le candidat, prévenant, avait paru attentif. La campagne présidentielle avait ravivé le souvenir des frondes hivernales, et le désespoir alors exprimé restait inapaisé. Cette plainte longtemps inaudible venue des territoires de la République, il fallait maintenant l'ensemencer pour en récolter les fruits. Oui, il fallait répondre sans plus se défilier à la demande pressante d'attention que « Jojo » exprimait.

Des instances de délibération citoyennes, où se faire entendre, seraient donc créées, avait promis Replet. Mais il fallait sans doute aller plus loin, avait-il ajouté avec émotion : donner voix aux oubliés de la représentation et réapprendre à « faire société ». « Jojo » avait acquiescé. La « France d'en-dessous » et celle « d'en bas » n'en pouvaient plus de la boucler. Bien sûr qu'elle avait des choses à dire, la France ! Et comment ! Et elle voulait qu'on l'écoute, peut-être même qu'on l'entende à défaut de lui répondre et de la comprendre !

*Faire ceci ? Bien sûr.*

*Mettre fin à cela ? Vous avez mille fois raison.*

*Un moratoire sur ceci ? J'y suis favorable, d'autant plus que...*

*Autoriser ceci et interdire cela ? À l'évidence, et j'y souscris pleinement.*

Une houle légère agita l'assemblée qui gobait, captivée, les audaces parcimonieuses de la future parole élyséenne, peu contraignantes mais parfaitement rythmées. À la manœuvre, Petit Corps Replet s'encourageait de la main et offrait son buste vainqueur à l'auditoire conquis. Aucun détail n'entravait la marche fluide de son

discours, aucun chiffre ne l'engageait. Il s'agissait de se dire favorable à tel ou tel infléchissement, monter en épingle les évidences, flirter avec l'impossible tout en rappelant que sa mise en œuvre dépendait des collectivités locales. Taire bien sûr les sujets qui fâchent, mais néanmoins se déclarer franchement hostile au rétablissement de la dîme, impôt d'un autre temps. Et, pour finir, féliciter chaudement le volontarisme des plus jeunes et la sagesse des plus anciens.

*... Car les Français veulent plus d'horizontalité, moins de verticalité. Les associer aux décisions est indispensable...*

Cette France du bon sens silencieux, il fallait la considérer un peu mieux. À cette France des terriers et des terroirs dont les acteurs politiques et sociaux, s'alarmait-on dans l'entourage du candidat, se sentaient négligés, il fallait tendre une main humble et amie, parler enfin, avec des mots simples si possible.

« Proximité et sens du dialogue », avaient aussitôt traduit les communicants affairés.

*Je m'engage devant vous à convoquer, quand cela s'avérera nécessaire et dans des conditions préalablement définies, des conventions citoyennes sur des sujets dont la portée nationale est manifeste, avait annoncé Replet lors d'un meeting à Roubaix.*

Imprudence, avaient commenté les uns; courage, avaient répliqué les autres. N'a-t-on pas d'autres moyens de savoir ce que pensent les gens, avaient repris les premiers. Les enquêtes d'opinion, si bien nommées, ne suffisaient-elles donc plus pour gouverner? Le

prélèvement d'« échantillons représentatifs » serait-il un procédé dépassé?

En coulisse, un autre débat avait agacé les esprits : démocratie participative ou démocratie représentative?

Il serait bon de savoir jusqu'où on peut aller trop loin, déclarèrent les sociétaires du clan des empotés.

Sans doute, mais il nous faut savoir aller assez loin pour demeurer fidèles à nous-mêmes, répliquèrent les adhérents du clan des dégourdis.

Il serait bien que nous restions en deçà de ce qui pourrait nous effaroucher, s'accordèrent finalement les deux clans.

« Jojo le gilet jaune » résumait à son corps défendant ces attermoissements. Il incarnait tout à la fois « la voix du peuple » et « l'élevage en batterie des humains ». On se contenterait donc de mises en scène très encadrées par des gens très compétents.

Car on ne pouvait laisser dire n'importe quoi !

Sans doute les citoyens de l'ombre, à présent connectés et plus informés qu'autrefois, consentaient-ils moins spontanément à leur éloignement de la sphère publique. Sans doute l'accès tous azimuts à l'information leur laissait-il identifier et retenir comme bon leur semblait les éléments qui contredisaient les points-presse des chargés de pouvoir. Mais ne devait-on pas canaliser ces effusions de mécontentement indécentes ?

Maussades, dominants et dominés (« dois-je vous redire, Laduche, mon refus de ces simplifications stigmatisantes ? ») constataient le dépérissement de l'espace public.

Les personnels éduqués fustigeaient une défaite du principe de représentation et s' alarmaient d'une régression démocratique. Les « jojos » réseautés dénonçaient les ravages sur leur vie de l'impuissance des « dirigeants ».

Crise du *demos* et crise du *cratos* masquant à peine une crise du sens, traduisit un politologue que Replet écoutait volontiers.

Plutôt débattre que se battre, avait conclu le candidat.

- « Ça cause, ça cause, mais ça fait rin. Ça s'gave, ça oui, et ça nous tond la laine su'l'dos. »

Cette fraîcheur pâtoisante de la plèbe émoustillait Replet. La voix du peuple sentait bon l'oignon, l'humus et la vinasse, et il aimait ça.

« Authentique et vrai! », s'exclama-t-il en se tournant vers Tromblon qui, indisposé par ce fumet provincial, défaillait.

- « Dites-moi, faudrait quoi faire, m'sieur Jojo? »

- « Ben cé qui faudré commencer par... »

- « 'tention mon Jojo, ch'suis pas l'Père Noël non plus! »

- Votre analyse, Tromblon ?

- Débattre oui, mais dans certaines limites. Le peuple n'est-il pas ignorant, lubrique, impulsif, superstitieux ? Ne répugnons pas à le consulter de temps en temps, mais empêchons que sa parole s'égaré.

- Et vous, Laduche ?

- Tromblon n'a pas tort, même si son propos peut paraître brutal. Qu'attendons-nous du peuple en effet ? Qu'il sorte de sa léthargie, mais qu'il en sorte seulement pour apprendre à penser comme il faut, là où on lui dit de penser.

Nous ne pourrions accepter que ses avis malmènent les responsables économiques, scientifiques ou étatiques auxquels il s'adresse. Pas plus que nous ne pourrions admettre que les concertations citoyennes que nous organiserions ne conduisent à nous poser des questions fâcheuses ou gênantes.

C'est notre crédibilité qui serait alors menacée.

Et ce serait un comble que le discrédit dont le peuple nous accable le conduise à nous sommer de rendre des comptes.

- Malingre ?

- Le jeu de la « démocratie continue » n'est pas sans règles. À nous de les définir par conséquent. En consultant les citoyens, nous les amenons à interroger le pourquoi et le comment de nos actions et de nos inactions. À s'intéresser à toutes leurs conséquences — et nous n'y sommes guère habitués. Conséquences ignorées, sciemment ou par incompetence, conséquences disqualifiées pour des raisons qu'il faudrait mieux ne pas creuser, conséquences négatives « externalisées », par manipulation, intérêt, profit, compromission — que sais-je ?

Le temps des consultations cosmétiques s'achève. Félicitons-nous de l'essor de cette culture de la participation qui, dit-on, doit régénérer notre démocratie, mais gérons au mieux les prises de parole citoyennes auxquelles nous consentons afin d'éviter qu'elles nous mènent là où nous ne voulons pas aller. Quelle que soit la forme des consultations à venir, ce sont des réponses constructives qu'on nous réclame, et non l'affichage de nos impuissances ou de nos incapacités.

Heureuse rencontre, s'était-on félicité loin des journalistes qui, bien sûr, avaient été conviés à cette discussion simple et spontanée. Du rond-point reconstitué de Vesoul à l'accolade télévisée, la démarche semblait avoir payé; mais elle devait être analysée avec soin. Le candidat n'en avait-il pas trop dit? trop fait?

Non, avait tranché Replet, appuyé par Malingre. On s'est plu à caricaturer cette jacquerie hétérogène pour la désamorcer. On a ri de ses incohérences et de sa désorganisation, on a parié sur son progressif épuisement. Le fameux débat qui la prolongea feignit une mutuelle compréhension, mais les réponses apportées, qui s'aviserait de le contester? furent plus qu'insuffisantes. Si les signes de désespérance qui nous ont été envoyés ne peuvent infléchir notre route, ils doivent la rendre moins cruelle. Qu'on le veuille ou non, une nouvelle culture de la responsabilité politique émerge, qu'on ne pourra étouffer plus longtemps.

Est-ce à dire que nous devons dorénavant répondre de nos dires et de nos actes? s'étaient inquiétés les plus frileux. Oui, avait répliqué Malingre devant un bureau consterné. Mais plus encore, pour apaiser la défiance qui croît, manifeste ou rampante, il nous faudra certainement promouvoir de nouvelles formes de délibérations démocratiques.

Au fond, Petit Corps Replet n'y était pas hostile. Et après réflexion, il voulut même que ce fût là l'une des lignes directrices de sa campagne.

*... Oui, la démocratie est à réinventer. Non, la compassion pour les exclus, les pauvres, les délaissés n'est pas une réponse satisfaisante. Les bavardages d'hier ne suffisent plus.*

*La question démocratique ne se distingue pas de la question sociale. Bien qu'indissociables, nous les séparions par faiblesse, et même, je vous le dis sans détour, nous les séparions par lâcheté.*

À ces mots, le public avait frémi.

*Réformer les modes de scrutin ? Vous le savez, j'y suis favorable. Mais cela ne peut suffire. Ce qu'il faut, ce sont de nouvelles formes de représentation.*

La formule, suffisamment vague pour ne pas inquiéter les récalcitrants, suggérait néanmoins des dispositions inédites. Mais en cette veillée d'armes, il fallait surtout ne pas effrayer l'électorat. Avec adresse, Replet glissa donc vers le sujet suivant.

La glissade passa inaperçue. C'était soir de fête, et sur scène le fracas des cymbales marquait le tempo. Au premier rang, les grognards battaient des mains et souriaient de toutes leurs dents. Pourtant, comme à l'accoutumée, la presse serait partagée. « Spectaculaire », « sensationnel », « éblouissant », « généreux et vibrant », « poétique et puissant », et même « gaullien », titreraient certains journaux, tandis que d'autres, toujours les mêmes, se lamenteraient.

Bavard.

Médiocre.

Convenu.

Prétentieux.

Accablant.

Atterrant.

Consternant.

Inconvenant.

Affligeant.

Navrant.

Assommant.

Fastidieux.

Insipide.

Soporifique.

Indigne.

Honteux.

*... Des hommes et des femmes, insuffisamment attentifs, partisans ou mal intentionnés, ont critiqué notre programme. Critique vaine, pressée d'en découdre, que je veux oublier ce soir. Car les Françaises et les Français méritent mieux, beaucoup mieux que ces...*

Prêtant à Replet ses mots allègres, Malingre donnait aux courbes des graphiques qu'on lui présentait les contours d'une morale noble. Non qu'il récusât la froideur analytique des serviteurs de l'État, mais il la savait bornée, impunément partisane sous ses airs raisonnables. Les causes objectives et les pourcentages lassaient sa bonhomie. Il ne croyait plus que « le tout de l'homme » dépendait de son système de production et d'échange, et il défendait, à bas bruit regrettait-il, un modèle de développement qui ne serait plus indifférent à ses conséquences négatives.

Mais les audaces de Malingre, d'aucuns parlaient même de libre-pensée, agaçaient souvent. On lui demandait des professions de foi réconfortantes, appuyées sur des faits établis assaisonnés de lieux communs, et non les rudiments d'une morale politique transparente. On attendait de lui des discours sobres, concrets et précis, qui délaissaient les proclamations et transformaient avec science l'insipide présent en avenir acceptable.

*... Mes amis, il ne s'agit plus de savoir si..., mais de comprendre que...*

À sa gauche, non loin de lui, Malingre aperçut L. qui regardait avidement la scène. Une brève aventure, entre deux villes, les avait rapprochés. « J'aime ton pragmatisme anglais », lui avait-elle soufflé entre deux gémissements simulés. Le compliment lui avait paru déplacé. Non que les circonstances ne se prêtassent à quelques débordements, bien au contraire, mais cette amabilité le contraria. Elle brisait la connivence fugace que leurs organes se disputaient.

À l'inverse de ses pair.e.s, Malingre prônait un usage modéré du mot « pragmatisme ». Le « pragmatique » est un être hybride, se plaignait-il en termes châtiés. Mais on l'écoutait à peine, tant cet être polyvalent avait le vent en poupe et la faveur des médias.

Le « pragmatique » sait ; et surtout il sait de quoi il parle, et c'est pour quoi il s'écoute parler. Formé par l'adversité, il sait plus et mieux que quiconque, et il aime que ça se sache.

Le « pragmatique » chérit son pragmatisme. Il se plaît à se féliciter de sa clairvoyance, et par conséquent de sa légitimité. Satisfait de son réalisme, avantageusement exhibé, il se présente comme un homme d'action, les mains dans le cambouis quand d'autres bavassent, habile à trouver des solutions quand d'autres polissent indéfiniment leurs propositions. N'est juste que ce qui fonctionne réellement, clame-t-il alentour.

Causeur énergique, le « pragmatique » pourfend les bateleurs et les ringards — idéalistes, idéologues, utopistes, fainéants — qu'il méprise. Affirmant hautement son indépendance et sa différence, il vend une autre manière de faire de la politique. Les idées ne sont ni vraies ni fausses, elles sont ou non utiles, certifie-t-il à qui veut l'entendre, paraphrasant un Anglais dont il a oublié le nom. Il y a ce qui est faisable et il y a ce qui ne l'est pas, pérore-t-il encore sur les perrons des mairies et dans les conseils d'administration. Lui importe l'efficacité — et nul ne s'en plaindra.

Le « pragmatique » en campagne est un être imperturbable. S'en allant partout répéter que pour sauver la politique ou l'économie, la France, l'Europe, le Monde ou la Galaxie, il faut faire ceci plutôt que cela, il n'a de cesse d'insister sur sa capacité d'intervention. Car le « pragmatique » sait flairer le vent des solutions. Il s'adapte d'emblée au contexte et aux circonstances, qu'il sait analyser

mieux que personne puisqu'il est pragmatique. Et si, pour éclairer sa lanterne, il s'appuie sur l'analyse d'experts ou de spécialistes, idéologues pragmatiques dûment formés comme lui, c'est d'abord par pragmatisme.

Par les temps qui courent, se déclarer pragmatique est donc un gage de sérieux, un brevet d'aptitude, un certificat de compétence, un titre de légitimité. « Pragmatiques de tous les pays, unissons-nous », s'était même écrit avant de disparaître un candidat désœuvré qui voulait qu'on le remarquât positivement.

Pourtant, s'étonnait Malingre devant cet élément de langage converti en label pour volailles de qualité, le « pragmatique » est un obsessionnel inquiétant. Il rêve d'un marché pragmatique, d'une démocratie pragmatique, d'une écologie pragmatique, d'une viralité covidienne pragmatique, de consommateurs pragmatiques, d'électeurs pragmatiques, de chômeurs pragmatiques, de malades pragmatiques, et même de mourants pragmatiques amateurs de soins palliatifs. Dans un monde pragmatique, où tout est dérégulé et voué à l'exploitation, où tout avilissement humain est salué dès lors qu'il est source nouvelle de profit, il rêve de rendements, de gains, de productivité ou de servilité en pragmatique et par pragmatisme.

Mesures efficaces, lois efficaces, décrets efficaces, règlements efficaces, décisions efficaces, ordonnances efficaces, investissements efficaces, calculs efficaces, dérégulations efficaces, malversations efficaces, placements efficaces, coupes budgétaires efficaces, plans sociaux efficaces, falsifications efficaces, coercitions efficaces : par-delà les dogmes et les doxas, le bon sens populaire et la fumisterie des grandes idées, le « pragmatique » pense résultats.

Malingre se méfiait de ce mépris inavoué pour ce qui fait obstacle à une solution « rationnelle ». Autour de l'immense table où se tenaient les réunions quotidiennes, la manière dont les problèmes devaient être posés semblait n'être guère discutable; et dans cette obstination fonctionnelle, où la mobilité de l'intelligence se figeait en certitudes opportunistes, il voyait poindre une forme de bêtise dont l'emprise destructrice le troublait jusqu'à l'inquiéter quelquefois.

Le tour de France de Replet fut épuisant. Nord, Sud, Est, Ouest : le calendrier des meetings, étroitement ficelé, lui laissa peu de répit.

Deux étapes le divertirent cependant : Lourdes par superstition, Biarritz par exotisme.

À Lourdes, trois genuflexions empressées réveillèrent une vieille douleur lombaire. Biarritz fut un baume de jouvence. Dans ce lieu de villégiature, il se détendit enfin et souhaita même quelques excursions clandestines. Car il aimait le Pays basque.

Dans les jardins d'Arnaga, à Cambo-les-Bains, il évoqua avec émotion l'auteur de *Cyrano de Bergerac* ; à Arcangues, il déposa une gerbe sur la tombe de Luis Mariano ; il voulut voir à Ciboure la maison de style hollandais où était né le compositeur Maurice Ravel ; à Bayonne, il voulut manger du jambon.

Cette récréation le ragailardit. Une conférence de presse sur la Grande Plage de Biarritz, dite autrefois « place des fous », au pied du Casino Bellevue, fut improvisée. « Je salue la France qui joue et s'amuse », lança-t-il devant l'océan.

Il aimait cette promenade biarrote sur front de mer, l'Hôtel du Palais resplendissant, l'église orthodoxe Saint-Alexandre-Nevsky, en retrait, non loin de la villa Begoña, l'ancien musée de la Mer, créé par le marquis Léopold de Folin, et là-bas, entre le Port-Vieux et le Port des pêcheurs, le rocher de la Vierge que fit percer Napoléon III.

« Ici, c'est Paris », souffla-t-il inspiré.

« La France ratifiera-t-elle enfin la charte européenne des langues régionales ou minoritaires qu'elle a signée en 1999? », lui demanda à brûle-pourpoint une journaliste locale.

Durant toute la campagne, un subtil équilibre entre une cohésion à maintenir et de nouvelles orientations à définir s'était cherché à tâtons. Amateur de l'approche progressive, Petit Corps Replet annonçait devoir se retrousser les manches. Son volontarisme, sa puissance d'action, sa capacité d'adaptation, que ses adversaires avaient vainement tenté de discréditer, ne pouvaient sérieusement lui être disputés. Replet s'était imposé en esquissant les contours d'une économie de la reconstruction à laquelle il adhérait à la fois par opportunisme et par surenchère. Du parti émergent des nulle part, dont il était l'habile promoteur, il ne pouvait paraître ringard et se laisser déborder sur sa gauche par un tel, au centre par une telle et sur sa droite par les deux.

Petit Corps Replet s'essuya le front et regarda l'assistance. Entre mensonge romantique et vérité romanesque, il pagayait adroitement.

Mentir vrai : facétie bien connue!

Il parlerait de progrès, avancerait quelques chiffres, miroirs de jours meilleurs.

*... Nous avons une obligation de résultat, oui, de résultat. Tout ce que j'ai promis de réformer, je le réformerai.*

On ne se répète jamais assez!

*... Le monde change. Les crises se succèdent, et je sais votre inquiétude. Est-ce encore hier? Est-ce déjà demain?*

Dans la marge, écrits au crayon rouge, ces mots : « ralentir, vibrant mais sans ostentation ». Sa voix se fit plus profonde. La

scansion des énoncés imposa un silence respectueux. La phrase respira soudain.

*Changer. Saisir ce qui arrive. Imaginer le monde de demain, mais préserver aussi ces choses auxquelles nous tenons. S'adapter donc sans disparaître. Oui, nous le devons. Ensemble.*

Mentir vrai... Que de pages savantes, que d'analyses charpentées cet oxymore avait engendrées! L'expression le ravissait. On la devait, disait-on, à Aragon, écrivain naguère influent mais qu'on ne lisait plus. S'y nichait une forme de générosité atténuant les doutes, ramollissant les inquiétudes.

Heureuse alchimie des contraires, troublante promiscuité des opposés : le vrai fricotant avec le faux, le faux copulant avec le juste, le juste se déniaisant avec le dupe, lui-même fornicé par le roué.

Cette étonnante disposition d'esprit contrariait les honnêtes serviteurs de la raison démocratique. Le tripotage des faits les perturbait. Comment distinguer le dévergondé du compassé quand, dans ces eaux troubles, l'inconstant se disait fidèle, le persévérant se découvrait versatile, le roublard jurait sa bonne foi, le manipulateur s'affirmait intègre? Ces manigances, qui instruisaient sur la médiocrité de l'époque, flattaient les positionnements ambigus. Mais le spectacle de ces galipettes officielles indignait de plus en plus les électeurs. Le coût de ces arrangements, longtemps tenu pour négligeable, devenait préoccupant.

*... Je n'ignore pas le discrédit qui pèse sur les décideurs et les responsables,* miaula PCR.

Mentir vrai, rêvassait Malingre dans son fauteuil, l'improbable prenant consistance, postures et impostures entrelacées. L'instabilité perverse de cette glissade lui paraissait plus raffinée que les épais mensonges ou les dégoulinantes *fake news* qui, faisant litière du réel, imposaient un *fact-checking* fastidieux à des armées de vérificateurs dont l'action en temps réel peinait toujours à convaincre l'opinion.

« Quelle vérité nous rassemble? » titrait judicieusement un hebdomadaire sérieux. « La parole politique aurait-elle renoncé à l'exigence de vérité au profit du positionnement et de la séduction électoraliste? » interrogeait en page 2 le commentateur, désabusé. Apprendre à distinguer le vrai et le faux ne se faisait plus sans effort, en effet. Une étude récente de l'université californienne de San Diego le montrait clairement, cette quête était toujours entravée par le constat déroutant qu'il pouvait y avoir des degrés de vérité dans un discours. Une information peut être vraie mais inexacte, fausse mais parsemée de vérités. Démêler l'erreur du mensonge, distinguer la dissimulation de l'inexactitude peut donc s'avérer compliqué.

Mais pour les athlètes de l'entre-deux, ce badinage était un jeu d'enfant.

La réalité existe et n'existe pas, elle est une fonction du marché, reconnaissait Malingre. Il nous faut donc la construire au gré des circonstances, la mettre en mots avec soin dans le but de rencontrer — et là résident à la fois notre habileté, notre intelligence et notre finesse — l'univers affectif de celles et ceux qui la reçoivent en gage...

« Le chemin est étroit, et je sais la gravité des enjeux », commence en préambule d'une déclaration publique toute personne sensée, par habitude plus que par précaution, en se signant, au cas où et par acquit de conscience, *ceteris paribus sic stantibus*.

Une fois débarrassé de ces prémisses obligées, on peut afficher son ambition, et même s'accorder à l'avance quelques *satisfecit*.

Car après examen de la situation, explicitation des objectifs, évaluation des marges de manœuvre, et ce — indispensable formule passe-partout — dans un contexte de crise économique et sociale imprévisible et confus, l'équation est simple finalement :

à problèmes *complexes*, solutions *concrètes*.

Certes, des engagements initiaux à leur clarification législative ou réglementaire, un travail d'adaptation s'imposera tôt ou tard. Mais quoi de plus naturel ! Ce qui compte, rappellera très opportunément le traducteur de service, c'est moins ce sur quoi on s'est engagé que la dynamique enclenchée par les propos tenus, le plus souvent mal compris d'ailleurs.

Fixer des objectifs et s'y tenir est un art délicat. On tire peu les leçons du passé et on sait mal prédire l'avenir. Comment dès lors ne pas parler à tort et à travers, bien au-delà de l'admissible et du raisonnable ?

On déclare sur l'honneur, on affirme en responsabilité, la main sur le cœur. La chose cascade ; on la répète, on la diffuse. Est-ce là falsification ?

Tour à tour enjoué et primesautier, appliqué et réfléchi, Petit Corps Replet voulait moderniser la France.

Moderniser : le maître-mot!

Moderniser son économie, sa vie publique, ses institutions, ses cathédrales, son orthographe, ses routes, son chemin de fer, sa Marseillaise, ses vespasiennes, son port de tête.

Moderniser ceci et moderniser cela.

Et pour ce faire, libérer les énergies, les chakras, les taux d'intérêt, les mœurs, le capital.

Favoriser l'initiative et la créativité.

Simplifier le quotidien.

Changer, innover, transformer.

Assouplir,

fluidifier,

optimiser,

délocaliser,

relocaliser,

faciliter,

décomplexer,

vacciner,

vermifuger,

dératiser.

Il est toujours bon de lancer le mot de modernisation à la cantonade. Terme à forte plus-value, il donne la caution d'un courage vertueux à un programme morne et souvent dépassé.

Eaux et gaz à tous les étages, se vantait-on naguère.

Dans les coulisses, les ringards du réformisme s'activeraient donc.

Peu importait à vrai dire le contenu et la finalité des transformations, mais il fallait que ça change.

Malingre, qui venait des territoires et rêvait quelquefois d'une société de la proximité, tempérait la passion moderniste de Replet. Aux données arasantes de ses chargés de mission qui perpétuaient en le verdissant un modèle de développement insoutenable, il opposait volontiers des formes nouvelles de vie, d'identité et de communauté.

Lors d'un dîner-débat où la garde rapprochée du candidat avait semblé relâcher sa vigilance, il avait même évoqué la mise en œuvre ici et là, dans les lointaines provinces de la République, de projets de réorganisation de territoires détruits ou d'espaces en souffrance, de pactes inédits qu'inventaient les différents acteurs de ces contrées. On l'avait écouté avec le sérieux d'usage, au cas où ; car il fallait ne rien négliger, pas même les idées les plus farfelues, toujours examinées avec application. Tous savaient en effet le coût politique de la désinvolture. On l'avait donc écouté ; mais il n'avait pas convaincu.

Sur l'estrade, Jeannot-Lapin courait en tous sens.

*... Je ne suis pas l'homme d'un parti, d'une confrérie poussant du pied celui-ci, montrant du doigt celle-là. Vous n'entendrez pas dans ma bouche de propos d'exclusion. Par-delà les clivages, je veux être l'homme de la réconciliation et du rassemblement. Pendant trop d'années, les Français se sont opposés, la nation s'est divisée. Je le regrette et veux y remédier.*

Pour se dédouaner à l'avance des reniements, pirouettes et volte-face à venir, il est bon de montrer qu'on a le sens des réalités, sinon de l'État. Il y a pour cela une grammaire, un lexique, quelques formules que Petit Corps Replet modulait adroitement.

*... Nourri par l'expérience, je crois pouvoir affirmer...*

*... doter le corps social de repères communs, dégager des priorités devant présider aux choix collectifs...*

*... C'est sur la base de ces valeurs partagées que devront être déployés des processus...*

*... dans un effort porteur d'un nouvel élan sociétal...*

*... contre la tyrannie de l'immédiateté, attentif au long terme...*

*... pour inventer cette nouvelle ère démocratique, inhérente à l'évolution des systèmes numériques d'information et de communication...*

Le discours, qui se voulait ferme sans être sentencieux, suivait son cours habituel.

*... dans un même effort, dans une même unité, la France...*

Un monde ancien semblait disparaître, un monde nouveau voulait émerger.

Le moment de l'appel à l'union des bonnes volontés était venu.

*... Je suis et je resterai l'homme du rassemblement, avec pour objectif le bien commun du Pays, de la Cité, des quartiers, des banlieues, des périphéries, des villes et des villages, des hameaux et des bourgades.*

Oui, scandait un Replet déterminé, il fallait vaincre l'ensauvagement des foules sentimentales qui doutaient de tout et de rien.

Oui, il fallait de même lutter contre l'État profond qui sapait la souveraineté populaire et compromettait le juste exercice du pouvoir au profit d'intérêts inavouables.

Oui, il fallait réglementer les réseaux sociaux qui minaient l'espace public, restaurer l'autorité des corps intermédiaires et de leurs représentants,

combattre même — rude tâche, concédait-on en privé — les résistances sournoises de factions bureaucratiques prétendant savoir mieux défendre les « intérêts supérieurs de la nation » que celles ou ceux qui avaient été démocratiquement élus.

Il fallait faire peuple à nouveau.

*... Ensemble, rassemblés et unis, nous pourrons vaincre...*

Ensemble, donc, les petit.e.s et les grand.e.s, les maigres et les gros.se.s, les homos, les trans et les hétéros, les bi et les bios, les omnivores et les véganes, les fluoriques et les phosphoriques, les citadins, les néoruraux et les paysans, les mondialistes et les patriotes, les jeunes, les jeunistes et les vieux, les moux, les molles et les dur.e.s, les moches, les moins moches et les pas beaux, les sucré.e.s et les salé.e.s, les syndiqués de la SNCF et les adhérents de la LPO, les esprits larges et les bas-de-plafond, et même, pourquoi pas, les hommes et les femmes.

*Mais nous ne serons légitimes que si nous sommes justes et efficaces,* insistait Replet.

L'impuissance publique taraudait les esprits. Tous en convenaient, pour lutter contre cette impuissance, il fallait *agir*.

Derrière son pupitre, Replet esquissa un discret pas de danse. Combien de fois avait-il prononcé ce mot, jeté comme un leurre ?

*Ne doutez pas de ma détermination : elle est entière. « Pour ce qui est de l'avenir, écrivait Antoine de Saint-Exupéry, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible. »*

Saint-Exupéry passait toujours bien, Camus était pas mal non plus. Sartre ? Trop cassant. Despentès ? Pas facile à placer. Duras cassait le rythme, Malraux était d'un autre temps.

*J'entends bien les critiques : il y a ceux qui pensent que et il y a ceux qui croient que. La chapelle des y'a qu'à et le gang des faut qu'on amusent les naïfs à peu de frais. Mais les marchands de bonheur sont de tristes clowns. Ne nous voilons pas la face : les difficultés seront nombreuses. Fidèles à nos valeurs, nous les surmonterons avec résolution, car je crois en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur...*

Petit Corps Reflet parla encore de changements. Mais bien que prenant la mesure des mutations en cours, il était au fond incapable de *faire face*. Miroir et reflet de son époque, il en assumait l'aveuglement, qu'il mettait en discours avec élégance.

« Yes we can change », criait-il dans les meetings.

« Je suis le candidat de la rupture », insistait-il sur les plateaux de télévision.

« Le changement, c'est maintenant », clamait-il en fin de banquet. Ses soutiens applaudissaient à tout rompre et se congratulaient. Les plus excités parlaient même d'homme providentiel.

Oui, le temps du changement était venu. Partout, lisait-on, le fondamentalisme économique battait en brèche. L'économie du savoir allait s'imposer ; l'économie verte, frémissante, emporterait la mise. Déjà, quelques décideurs au nez fin prétendaient s'en réjouir et envisageaient même un modèle de société alternatif surmontant les impasses d'une planétarisation forcenée. Plus que « le futur de nos enfants » ou le sort des « générations à venir », plaisanteries éculées, les nouvelles normes de la gouvernance écologique assureraient de mirifiques parts de marché aux reconvertis les plus empressés.

En rééducation forcée, PCR avait consulté largement. Il n'ignorait pas, bien sûr, que ce sont les prédateurs les plus puissants qui dictent leur loi. Était-il opportun par conséquent de vouloir contrarier à des fins électorales ce diktat implacable qui bouche l'horizon ?

Un rapide tour de table l'avait convaincu.

L'affairisme complaisant n'était plus de mise. L'économisme néolibéral battait de l'aile ; il devait donc être révisé.

Non, admettait PCR, tout ne pouvait plus être soumis au calcul et à l'impératif du profit.

Oui, à la réflexion, réguler les rapports humains selon le jeu de l'offre et de la demande sur les marchés était dégradant.

Ces quelques points acquis, il développa une analyse originale.

Les arguments de l'anti-économisme, auxquels il prêtait une attention de circonstance, flattaient l'irréligieux catholique-laïc qu'il voulait être : expression d'une exigence de justice sociale ; refus de laisser le politique, déjà très diminué, se réduire à la simple constatation, impuissante ou intéressée, du règne brutal de l'argent ; rétablissement du pouvoir de décision de l'État dans

certains domaines encore mal évalués d'une économie livrée aux caprices du marché ; recherche des moyens adéquats pour ce faire. Il y avait certes des ambiguïtés dirigistes dans cet appel grandiloquent à un retour du politique. Mais la pandémie du coronavirus avait mis en lumière les inconséquences de plusieurs décennies d'une mondialisation débridée. Les dépendances pharmaceutique et sanitaire, industrielle et technologique de la France apparaissaient à présent calamiteuses. La délocalisation de nombreuses activités dans des pays où était exploitée à vil prix (Dieu nous pardonne!) une main-d'œuvre de basse condition devenait tout à coup néfaste.

La course aux profits,  
que chacun sans s'alarmer savait obscène,  
se montrait ici et là dangereusement improductive.

Ça n'était pas tant la « tyrannie de l'économie », exigeant « soumission », « contorsion », « accommodement », « arrangement » ou « démission » des responsables publics, qui était dénoncée, mais bien l'impéritie des politiques industrielles successives qui avait infériorisé la France.

Honteuse, cette nième puissance mondiale se découvrait fragile alors qu'elle se croyait simplement amonale.

Petit Corps Replet oscilla d'abord entre déclin et décadence, vieux thèmes érodés, avant de se faire le chantre d'un humanisme restauré.

*... L'économie, dit-il sous les vivats, n'est pas indigne du politique. C'est l'économisme que nous condamnons ; et c'est contre cette idéologie inhumaine, à laquelle nous opposerons une économie humaniste, que nous nous élevons.*

Cap redéfini, objectifs révisés. Une démarche transitionnelle devait être engagée.

Dans cette perspective, un juste diagnostic de la situation et une évaluation des transformations possibles s'imposaient. Plusieurs membres de l'équipe de campagne furent chargés d'analyser les rapports les plus récents sur l'état climatique de la planète, sur les modèles scientifiques dominant l'économie industrielle, sur les désordres liés aux excès du « forçage anthropique », sur la décarbonation des activités humaines, sur les expérimentations écosociales en cours, et cetera, et cetera.

Après plusieurs semaines, cette cellule verte rendit un épais rapport qui préconisait une politique raisonnable faite de petits pas. Les concurrents les plus acharnés de Replet vilipendèrent le manque d'ambition, et même l'apathie irresponsable, des conclusions de ce rapport. Sauts de puce et petits pas pour jambes de bois, raillèrent-ils, stigmatisant avec férocité la médiocrité d'un candidat de la transition qui cherchait maladroitement un équilibre instable entre le trop-peu et le pas-assez.

La réponse se voulut cinglante.

On fustigea les farfelus,

on dénonça les amateurs,

on singea les pressés,

on se gaussa des militants de la rupture.

Replet fut impérial. Se coltiner le réel, ça n'est pas de la tarte, déclara-t-il sur les ondes nationales.

- Je comprends votre analyse, mais ce n'est pas comme cela que les choses se présentent. À la question de savoir si la transition écologique est compatible ou non avec le libre-échange et l'économie de marché, ma réponse est oui. Vous le savez, je suis un

pragmatique. Je n'agirai donc pas comme ces oiseaux de mauvais augure le voudraient, de façon dogmatique et péremptoire. La transition écologique ne peut s'improviser. Elle doit être progressive et raisonnée.

- Mais vos concurrents prétendent...

- Les bavardages de mes adversaires sont insignifiants. Balivernes, niaiseries : leurs élucubrations abracadabrantesques ne valent pas la peine d'être discutées.

- Soit. Mais les conséquences du réchauffement climatique inquiètent les Français.

- Comme elles m'inquiètent. Et c'est pourquoi je puis annoncer ce soir à vos auditeurs, s'ils m'accordent leur confiance dans quelques semaines, la tenue dès la première année du quinquennat d'une convention citoyenne pour le climat. Car nous avons besoin des citoyens pour agir. Leur accord et leur soutien nous importent. Qu'ils nous entraînent, qu'ils nous propulsent, qu'ils nous inspirent et nous aident à faire les changements nécessaires en les rendant acceptables.

- Une convention citoyenne ?

- Je ne peux encore vous en détailler le protocole. Mais sachez qu'une centaine de Français, peut-être plus, tirés au sort selon des critères de représentativité comme l'âge, le poids, le sexe, la catégorie professionnelle, les goûts musicaux ou le lieu d'habitation, seront invités à se réunir plusieurs fois. Répartis en groupes de travail sur de grandes thématiques environnementales, ils auront pour mission de formuler sur ces thématiques des propositions concrètes dans la langue de Molière et dans un esprit de justice sociale, cela va sans dire.

En privé, les choses étaient moins assurées. À tâtons, le discours de transition se cherchait un programme. Et la parcimonie des analyses avait, un temps, alarmé Malingre. Dévasté, le nouvel icibas exigeait une évolution radicale de la façon de voir les choses. L'incapacité des futurs serviteurs de l'État à comprendre cette situation inédite le troublait fortement. Comment répondre sans retard et comme il le faudrait à ce qui était en train d'arriver ?

« Les catastrophistes nous emmerdent », grommelait Replet.  
« Sur le thème climatique, il faut savoir se positionner et raison garder. Une voie médiane, voilà ce qu'il nous faut. Vous verrez, la prudence éclairée est toujours récompensée. »

« Malingre, je vous en prie, remisez votre pessimisme. J'ai besoin sur cette question éprouvante que vous soyez inventif. »

« Et vous Tromblon, trouvez-moi une formule, un slogan, quelque chose d'impactant qui emporte l'assentiment du plus grand nombre. Je m'étonne que vous, d'habitude si alerte et fringant, soyez sec comme une trique sur ces choses à la mode. »

Automne septante-douze du calendrier batave. Branle-bas de combat au QG de la rue Mouffetard.

Militer pour une autre économie, civiliser le capitalisme : habiles déclarations d'intention ! Retrouver le sens de la mesure, accueillir la fragilité d'un monde fini : excellentes résolutions !

« Mais, s'avisa Tromblon qui, comme son maître, redoutait les conséquences d'un tel tournant, cela suppose de changer radicalement le cours des choses et des existences. On ne peut agir à la diable, effrayer les marchés pour donner raison aux argentistes de l'écologie ! Et si les thèses ridicules des collapsologues, électoralement anodines, flattent l'appétence des médias pour l'apocalypse, il nous faudra les désamorcer et, si besoin, les contrer !

Prudence et persévérance, je vous le rappelle, sont les mamelles de notre campagne. Hâtons-nous avec lenteur pour ne contrarier personne et verdissons sereinement l'économie au rythme des marchés et des bourses, plus que des saisons. Sûrs des formidables opportunités de croissance qu'offre le délabrement de la Terre, opposons avec fermeté une position d'équilibre aux apôtres du basculement. La mise en conformité écologique du capitalisme ne se fera pas en un jour », conclut-il crânement.

Depuis le début de cette aventure électorale, Malingre prenait des notes dans de petits carnets soigneusement numérotés et datés. Écriture serrée consignait anecdotes et propos entendus, comptes rendus de presse, fragments de discours, bribes de conversations officielles ou officieuses, résumés de lectures, réflexions diverses. Les notes s'accumulaient, et il aimait s'y reporter au hasard, retrouvant à chaque fois dans ce fouillis griffonné le conseiller à la fois indocile et obéissant qu'il était devenu.

12 septembre, carnet 3 (Amiens)

Cet après-midi, brève conversation privée avec PCR.

- Cette convergence des données scientifiques nous permet enfin d'envisager l'avenir avec...

- Clairvoyance? lucidité? responsabilité?

- Avec responsabilité, Malingre. Bien des choses ont changé depuis dix ans. Voyez les jardins associatifs, les pistes cyclables, la trottinette électrique, la rénovation thermique des logements, les concours de villes fleuries. Voyez même l'essor du jardinage urbain, la mode du tofu, le préservatif à la fraise, la fête du chou-fleur ou les vertus de la géo-ingénierie. Le boom des solutions alternatives : covoiturage, viande de synthèse, éolienne artisanale, camping-car solaire, lampe à huile végétale — et j'en passe! — est un signe qui ne trompe pas.

Vous savez Malingre que j'adhère totalement à cette évolution des goûts et des sensibilités; et je veux l'amplifier, l'accélérer même si je le peux. Plus que mon prédécesseur qui, soit dit en passant, confondait mouton et brebis, je serai l'homme de la transition écologique.

Nous ferons sans doute des erreurs, qui n'en fait pas? Des maladroites, des faux-pas entacheront notre démarche transitionnelle. Les procéduriers nous menaceront d'incompétence ou d'incurie. Les pétitions malveillantes d'ONG douteuses fustigeront notre supposée inaction climatique. Les victimes du réchauffement défileront même à demi-nues sur les Champs-Élysées; et les plus excitées, arguant du devoir de diligence, brailleront leur mécontentement.

À ces billevesées, nous opposerons notre politique des intentions réalistes et des petits pas.

8 octobre, carnet 4 (table ronde à laquelle participe PCR, réunissant juristes, scientifiques et politologues)

- Près de 150 ministères ou agences dédiés à la protection de l'environnement auraient été créés entre la fin des années 1960 et 1980, dites-vous. Sans doute. Et plusieurs centaines d'accords internationaux auraient été signés en vain entre les années 1950 et les années 2000... C'est très probable. L'un de mes conseillers me disait même l'autre jour que l'OCDE avait publié près de 500 rapports sur le sujet en cinquante ans, ainsi que des centaines de déclarations, recommandations, décisions, lignes directrices, pétitions de principe ou injonctions morales. Quelle leçon tirer de cette accumulation stérile?

Vous évoquiez à l'instant la Cop 21. La Conférence de Paris sur le Climat a été un grand succès, même si quelques accrocs résiduels ont compliqué les négociations. Permettez-moi de vous rappeler que l'ensemble des 195 délégations présentes ont approuvé l'accord qui en résulta...

- .....

- Un texte peu contraignant ? Certes, mais d'emblée salué comme un événement historique, s'agissant du premier traité international sur le climat adopté depuis le Protocole de Kyoto, en 1997. N'y a-t-on pas parlé avec convivialité d'urgence climatique ? Un Kit Climat Énergie, donnant des solutions concrètes pour agir au quotidien, n'a-t-il pas été généreusement distribué aux membres des délégations présentes ?

Je ne me résous pas à l'impuissance que vos propos suggèrent, et je n'accepterai pas d'écouter, résigné, les sinistres prédictions dont on nous rebat les oreilles. Je peux comprendre l'inquiétude qui se manifeste mais regretterais beaucoup qu'elle nous empêche de trouver les mots justes pour exprimer la force de conviction de notre engagement. Soyez-en persuadés, je serai à la hauteur des défis du XXI<sup>e</sup> siècle. Nul besoin pour cela de bramer « Justice pour la planète », comme tous ces crétins encagoulés qui exigent que l'économie, secondée par la politique, s'ajuste à la Terre !

12 décembre, carnet 6 (Honfleur)

Un discours de campagne peut-il être le lieu d'une réflexion sur l'état du monde et sur les possibilités d'y intervenir ?

Nul appel à la contrition. Le propos doit être général sans être lénifiant. Aux vœux pieux, qui flattent les croyants, substituer les déclarations chiffrées qui contredisent les opposants.

18 décembre, carnet 6 (Bourges)

« Quel chemin emprunter, Malingre ? Celui-ci ou celui-là ? Ou cet autre peut-être ? Quand on a fait fausse route — et, j'en conviens,

le constat de Merlin, spécialiste de l'énergie et du climat est irrécusable — doit-on revenir sur ses pas?

Comment s'orienter désormais?

Suivre une voie médiane? Oui, en effet. Adeptes et défenseurs du juste milieu, cette posture me convient. Mais où le situer, ce juste milieu?

Quoi qu'il en soit, évitons les marches forcées, mobilisons l'intelligence collective et encourageons le volontariat. En défendant ce principe que je crois pertinent, qui pourra nous reprocher nos bavardages désorientés? »

4 janvier, carnet 7 (Marseille)

« Citons nos aînés (ils ne manquent pas d'à-propos), et apprécions le travail qu'ils ont accompli depuis vingt ans. Ont-ils failli, comme certains — intégristes démagogues, thaumaturges yogis, adoreurs du soleil, initiés du vaudou, amish illuminés — le prétendent? Je ne le crois pas. Voyez-vous Malingre, l'équilibre entre ce qui est nécessaire et ce qui est atteignable est aléatoire. Nos objectifs se voudraient-ils ambitieux que nos marges de manœuvre sont étroites. Ne décourageons pas les bonnes volontés. »

28 janvier, carnet 8 (Tourcoing) :

« En matière de lutte contre le changement climatique, de nombreuses publications soulignent l'écart entre l'ambition des objectifs adoptés par les États (en particulier lors de l'adoption de l'Accord de Paris) et la faiblesse des politiques en place dans l'immense majorité de ces mêmes États, qui n'empêchent pas la

hausse des émissions. Le dernier rapport spécial du GIEC (IPCC, 2018) en est une bonne illustration, montrant l'écart entre la dynamique actuelle des émissions de gaz à effet de serre (repartie à la hausse) et la drastique réduction des émissions nécessaire pour maintenir le réchauffement en dessous de 1,5 °C par rapport au niveau préindustriel (environ - 45 % en 2030 par rapport à 2010). Ceci dit, l'objectif plus modeste de + 2 °C nécessiterait également une rupture très forte dans la dynamique de ces émissions. » (*Faire l'économie de l'environnement*, Presses des Mines, 2020)

Nul n'est tenu à l'impossible, se répétait Petit Corps Replet en se rasant.

L'écologie ne pouvait être un sacerdoce, encore moins une servitude. Avec pragmatisme, il fixerait donc des objectifs tenables, en veillant à leur ôter toute valeur contraignante si la demande en était faite. L'absence de contraintes a d'immenses vertus, remarquait-il. L'incitation a une force symbolique qu'on ne peut négliger : contournant le piège d'une écologie punitive, elle suggère un chemin positif sur lequel avancer par étapes, une voie d'adaptation fructueuse et de rédemption durable. Ce qui n'est plus soutenable dans notre modèle de développement doit être banni peu à peu puisque ça n'est plus soutenable, défendait courageusement ce héraut d'un monde nouveau qu'il voulait de rires et de chants. Pour sa part, Malingre en était convaincu, on ne pouvait plus penser ni agir de la sorte. Mais comment s'émanciper du tout-économique dévastateur, opérer une conversion sans renoncer au marché total ?

Le moment était grave. La salle écoutait Replet religieusement, presque recueillie.

*... « La maison brûle » a déclaré un de mes prédécesseurs à la tribune d'une assemblée internationale. Oui, la maison brûle. Et nous n'avons cessé depuis le jour mémorable où ces mots furent prononcés de regarder ailleurs.*

La « tragédie » climatique imposait un difficile retour sur terre. Mais sur quelle « Terre » Petit Corps Replet croyait-il vivre désormais? Serait-il capable de penser et de décider à partir d'une mutation aussi brutale?

Quoi qu'il en soit, comme autant de trucs, astuces, combines, cabrioles, pirouettes ou ficelles

— ces dernières égayantes, opportunes, consolantes ou tranquilisantes :

réchauffement climatique, pollution plastique, gaspillages énergétiques, sauvegarde de la biodiversité, énergies décarbonnées, nucléaire vert : le compte des expressions indispensables était bon. Rien ne manquait à cette litanie lentement égrenée, pas même un calendrier facétieux.

*... d'ici fin juillet. À l'horizon 2040. En 2050... Avant la fin du siècle...*

Les plus vieux et les plus vieilles de cette assemblée acquiesçaient mollement. Ils et elles n'avaient eu de cesse de repousser au lendemain ou à jamais ce sur quoi on les avait entendu.e.s s'engager.

Pourtant, au soir du bilan, ils et elles avaient juré, la main sur le cœur ou ce qu'il en restait, que le compte présenté était « incontestable ».

Nul ne pouvait sans mauvaise foi, et au vu de circonstances sur lesquelles il était inutile de revenir, nul donc ne pouvait décemment contester les résultats encourageants qu'il ou elle avait obtenus de haute lutte.

Je ne laisserai personne, avait-il dit,  
je ne laisserai personne, avait-elle dit,  
douter de notre engagement au service de nos concitoyens.

Je ne laisserai personne, avait-il ajouté,  
je ne laisserai personne, avait-elle poursuivi,  
douter de notre conversion environnementale et dénigrer notre action.

Je ne laisserai personne, avait-il pontifié,  
je ne laisserai personne, avait-elle renchéri,  
affirmer que nous avons attendu quand il fallait agir d'urgence.

Oui, avait-il plaidé,  
oui, mille fois oui, avait-elle répété,  
notre bilan est irrécusable.

*... Nous devons agir — et j'y veillerai.*

*Nous devons agir dans le respect des règles et des lois, mais sans jamais décourager l'investissement, soucieux au contraire d'encourager nos entreprises quand, se réformant, elles contribuent à rendre notre économie plus verte.*

*N'écoutez pas les prédicateurs de mauvais augure. La voie de la décroissance est une impasse, et...*

Un projet de loi constitutionnelle intégrant à l'article 1er de la Constitution la préservation de l'environnement serait proposé, et cette révision constitutionnelle serait même soumise à référendum plébiscitaire. Mesure de communication ou politique vertueuse? s'interrogerait la communauté des juristes, divisée sur la portée juridique d'une telle décision.

« Nous avons encore besoin de nous bercer d'illusions », confesserait Replet.

La cause animale (PCR, quelque peu réticent, n'osait encore parler de condition animale) n'avait pas été oubliée. Le candidat avait posé avec son chien, un labrador noir, perpétuant ainsi la tradition des canidés présidentiels, pratique autrefois très appréciée.

Un chien ou un chat ? s'était-on d'abord demandé.

Depuis le marquis de Carabas, le chat n'est-il pas l'ami des lettrés et des poètes ? Sensuel, lascif, aimant l'ordre et la propreté... Savez-vous mon cher Malingre que Maupassant, un monument de notre littérature nationale qu'il faudra à l'occasion panthéoniser, a fondé une ligue pour la défense des félins ? Je me souviens encore de sa nouvelle « Sur les chats » ; j'en avais appris par cœur quelques phrases au lycée : « Il circule comme il lui plaît, visite son domaine à son gré, peut se coucher dans tous les lits, tout voir et tout entendre, connaître tous les secrets, toutes les habitudes ou toutes les hontes de la maison. »

Malingre et Replet avaient ri de bon cœur.

Et « Moumoute blanche » de Loti !

« Bébert » de Céline !

« Kiki la Doucette » de Colette !

« Minou » de George Sand !

« Karoun » de Cocteau !

« Crazy Christian » de Hemingway !

Sans parler du « Choupette » de ce bon vieux Lagerfeld et d'« Henri, le chat noir », philosophe français dépressif qui raconte sa vie et son mal de vivre sur Internet !

Mais l'image folâtre de ces « grands sphinx allongés au fond des solitudes » parut trop évanescence. Il fallait enraciner la figure présidentielle. Rasibus serait donc l'emblème du futur quinquennat.

Une séance photo fut organisée dans la campagne normande. L'animal, qui mâchouillait un os en latex, et son maître, en costume vieil-anglais, posèrent candidement.

Interrogé au débotté par des journalistes inquisiteurs, Replet admit manger encore de la viande, beaucoup moins cependant depuis quelque temps et désormais en toute conscience, avec respect pour le morceau ingurgité. Rasibus quant à lui ne mangeait plus que des croquettes végétales garanties sans huile de palme.

Rasibus était un chien fidèle qui semblait toujours regarder son maître avec étonnement. « Bientôt je serai Président », lui avait soufflé ce dernier un soir de confidences.

De longs échanges affectueux, les yeux dans les yeux, les unisaient. Étrange bonhomme, se disait souvent Rasibus qui, certains jours d'ivresse, le prenait pour son père. « Quand Papa parle, les chiens écoutent », grognait-il alors plein d'admiration.

« Replet Président! », aboya un militant, aussitôt suivi par vingt partisans. « PCR Président! », « PCR Président! », « PCR Président! », « PCR Président! », « PCR Président! ».

Large sourire au pupitre, la main droite encourageant cette claque sympathique, la main gauche, ondulante, réclamant un silence progressif.

Dans les coulisses, Rasibus, sage et languissant, le regardait intensément. Billy the Kid? Roy Bean? Doc Doxey? Guy Mollet? Juno Birch? Jessie James?

Il hésitait, indécis. Vaginal Davis? Léon Blum? John Lydon? Sal Paradise? Charlie Watts?

S'attacher l'oreille du candidat était indispensable pour qui voulait faire carrière après les ébats de la campagne électorale. Aussi les conseils écologiques des courtisan.e.s furent-ils inventifs et variés.

« Nous ramènerons la matière inerte à la raison ; et la science nous y aidera », affirma l'un.

« L'exemple du rôle de Guam, en danger critique d'extinction il y a trente ans à peine et depuis peu réintroduit dans la nature, nous incite à l'optimisme », indiqua un autre.

Une troisième, qui voulait sans doute attirer l'attention, évoqua de possibles migrations salutaires vers d'autres planètes à « terraformer » (c'est là le mot qu'elle employa).

Un quatrième prédit, sans toutefois mentionner ses sources, la maîtrise prochaine des flux énergétiques et matériels, et promit, grâce aux miracles de la technologie, une vie « hors-sol » pleinement épanouie.

D'autres suggestions tout aussi passionnantes fleurirent : incitation à l'animisme, développement de toilettes sèches dans l'espace public, festival de poésie verte, réécriture de la Genèse, colonisation des océans...

Il fallut peser d'abord, trancher ensuite. Ce ne fut pas facile. Et l'on sentit naître dans cette équipe si soudée les tiraillements à venir.

Replet fut magistral. Homme de la synthèse, il dégagea quelques lignes directrices et convia Malingre à les étoffer par écrit.

*... Je crois en l'avenir, en notre capacité d'invention et d'innovation. Je crois aux progrès de l'intelligence, aux miracles de la technologie. Je crois que nous avons en nous une énergie salutaire, je crois à la maîtrise de notre destin...*

Malingre suivait, amusé, les vagues d'approbation accompagnant ces cris de l'âme. Ces épanchements de l'auditoire soigneusement anticipés, il les accueillait sans plus les attendre, dans la certitude émoussée de leurs effets.

Les principales étapes du « plan vert » à venir avaient été expliquées plusieurs fois. Les propositions des membres de la convention citoyenne pour le climat serviraient d'ébauches. Puis viendrait une loi, qui traduirait en langage clair leurs recommandations ingrates. Des adaptations seraient sans aucun doute nécessaires, quelques ajustements et corrections s'imposeraient. Ce serait là l'indispensable travail de traduction des mesures défendues par la convention, indiquerait-on modestement tout en élaguant sévèrement ces dernières — simple mise en forme d'une spontanéité populaire maladroite. Mais, assurerait-on, la lettre de cette loi serait fidèle, ô combien, à l'esprit ayant animé les travaux des conventionnels. Et l'on saurait dire, avec force clins d'œil, que la parole des citoyens avait été généreuse et inspirante.

Entre les auteurs des + ou - cent cinquante propositions et les traducteurs gouvernementaux, un soupçon de trahison viendrait certes gâcher cette belle fête démocratique. N'aurait-on pas fait croire indûment aux premiers qu'on parlait en haut lieu la même langue ?

Les naïfs, fâchés, attribueraient donc une note sévère, assortie de commentaires indignés, à leurs traducteurs incompetents qui s'étonneraient en retour d'une telle ingratitude.

Petit Corps Replet, qui avait le sens des réalités — on disait même que c'était une de ses qualités —, ne manquerait pas d'arguments pour tempérer ce différend. Traduire, expliquerait-il, est un art qui relève de la science politique. Traduire, c'est transposer un texte, l'exprimer dans une langue différente. La langue du peuple n'est pas la langue des décideurs politiques et économiques. Je m'étonne donc que les membres de la convention citoyenne

mettent en doute le remarquable travail d'adaptation de leurs préconisations. On peut certes rêver d'un monde meilleur, on peut aussi avoir l'ambition de concrétiser ce rêve par des décisions applicables. L'interprétation des personnes chargées de rédiger la loi sur le climat vient corriger les illusions et les naïvetés de la convention, et ce faisant elle leur confère un avenir. Je comprends mal, dès lors, les critiques, infondées je le répète, dont ces personnes sont la cible.

Deux ou trois phrases indignées, reprises pendant quelques jours sur les réseaux sociaux, stigmatiseraient le mécontentement des citoyens incriminés. Puis on parlerait d'autre chose.

Ce raout final, avant le verdict des urnes, se passait au mieux. Malingre se détendait enfin. Il écoutait d'une oreille distraite, consultait son téléphone d'un œil rêveur. Le sommaire d'un journal du soir défilait rapidement sous ses doigts. Un énoncé parmi d'autres accrocha son attention : « Ménopause pour tout le monde ». Quel titre!

Intrigué, il lut rapidement les premières lignes de l'article : « La ménopause commence à être à la mode, d'ailleurs elle passe même à la télé et les féministes s'en sont emparées... » Surveillant du coin de l'œil son voisinage immédiat, Malingre continua discrètement sa lecture : « Pourtant ce n'est pas si simple. Qui sait en quoi consiste la ménopause? Comment est-elle apparue dans l'espèce humaine? Comment le mot et le concept sont-ils nés? Pourquoi ignore-t-on encore tant de choses à son sujet? »

C'est pourtant vrai, se dit-il, découvrant qu'il y avait 11 millions de femmes ménopausées en France, et que chaque année 400 000 entamaient « cette étape de leur vie, avec parfois des symptômes qui pouvaient durer de 2 à 10 ans... »

11 millions? Il regarda l'assemblée avec curiosité : combien de ménopausées présentes ce soir? Et combien d'andropausés prescrivant en dilettantes amollis les contours du monde d'après leur impéritie?

Les deux mains sur le pupitre, Petit Corps Replet ne souffrait d'aucun déficit androgénique. Pilosité abondante, masse musculaire stable, périmètre abdominal contenu (en plus d'un périnée parfaitement entretenu), œil clair, sudation raisonnable : aucune baisse de testostérone n'était décelable. Bien au contraire, son verbe énergique, sa ferveur militante fertilisaient abondamment les âmes et les ventres.

Quoi qu'on en dise, cet homme saurait adapter la France!  
Père-Mère de la Nation, maître des horloges et manager hyperactif, il se hisserait à la hauteur de l'Histoire, oscillant entre discours martial et distante camaraderie.

Bien sûr, on lui reprocherait quelques glissades, des écarts de langage juvéniles. Mais il saurait les regretter. Oui, admettrait-il, avisé, il s'était quelquefois trompé. Sa langue, empressée, avait fourché en de rares circonstances, maculant de petites phrases idiotes un quinquennat par ailleurs exemplaire. Maladresse donc plutôt qu'arrogance, se défendrait-il, que les fainéants et les cyniques, gaulois réfractaires à toute évolution et illettrés patentés, auraient monté en épingle pour lui nuire à peu de frais au lieu d'aller...

Le monde d'après ?

Ces hommes et ces femmes en position de décision et de responsabilité, Malingre les savait dépassés : prisonniers de croyances devenues archaïques, incapables de répondre avec justesse aux exigences du moment, impuissants à inventer des façons de penser autrement. « Il faut bien s'adapter », bêlaient-ils opportunément, cherchant dans la fable qu'ils servaient les preuves d'un désastre différé.

La capacité d'imaginer l'imprévu leur faisait défaut. Oui, ces hommes et ces femmes ne savaient que servir un modèle destructeur et toxique pour l'humanité. Administrateurs et gestionnaires d'un développement ravageur, ils et elles ne savaient que s'adapter ; et cette aptitude même, où tous excellaient, se déroba tout à coup.

S'adapter, disaient-ils, à l'implacable compétition générale « parce qu'on n'a pas le choix ».

S'adapter, donneurs d'ordre obéissants, au seul modèle qui « a fait ses preuves » afin d'avoir le droit de survivre.

S'adapter pour « être compétitifs », « rester dans la course », « ne pas se faire distancer ».

S'adapter donc jusqu'à l'absurde, aveugles aux conséquences, et consommer une terre tous les six mois.

Car que faire d'autre ?

Que faire, sinon s'adapter et espérer ?

Espérer que du saccage de la planète jaillissent de nouveaux gisements de profitabilité.

Pour s'en mettre, encore et toujours, plein :

la gueule

les fouilles,

l'gousset  
la profonde  
l'cornet  
la lampe  
la bauge

mais aussi, selon la latitude,  
la panse  
l'estom  
l'burlingue  
le coffre  
l'sac à tripes  
l'baquet  
la soupente  
la boîte à gaz  
l'tiroir à saucisses  
le bulge  
l'bedon  
ou l'belly.

Il avait fallu à Malingre un certain temps pour mesurer cette forme de bêtise particulière des élites décideuses, consentantes et soumises malgré leurs airs entendus à ce qu'elles appelaient la loi du marché. Les limites de l'action politique, elles les avaient acceptées, infectées par l'économisme qui les anesthésiait.

Illusionniste de la bonne gouvernance, Replet était-il capable de rompre avec l'ancienne scénographie? Au-delà des stratégies à courte vue, des alliances d'intérêts moribondes et des prises de bénéfiques ponctuelles, qu'apercevait-il? Le pire n'est jamais sûr, se consolait-il. Pourtant, il le savait, le présent dont il héritait n'avait pas d'avenir.

Tous le pressentaient mais ne voulaient encore le croire. « Le monde est à l'envers », entendaient-ils. Pourtant ils ne connaissaient que cet envers, depuis des siècles corne d'abondance et de bonne fortune.

L'annonce de temps plus sombres aux tribunes des Organisations internationales les chagrinait bien sûr. Mais ils avaient fort à faire. La gestion des affaires courantes les occupait, le taux de croissance les mobilisait, les échéances électorales les accaparaient. Voyez leurs agendas : ils ne chôment pas.

Puisqu'il faut feindre de prévoir l'avenir pour redonner sens aux politiques du jour et monnayer quelque espoir, arguons de *réalisme*, professa Petit Corps Replet à ses équipes fatiguées. Pour conduire le troupeau national vers des lendemains qui se déroberont à l'entendement, il n'y a pas mieux que ce terme aux effets hypnotisants. La crédibilité, devenue un luxe impayable, est affaire de bons mots et de bons sentiments.

*... Non, nous ne succomberons pas au défaitisme ambiant. Trop de discours déclinistes obscurcissent notre horizon. Regardons l'avenir avec courage, mesurons nos atouts. Les combats que nous menons sont certes de durs combats, mais je compte sur la mobilisation de chacun*

*pour mener avec réalisme notre beau pays vers des jours meilleurs. Il nous faut nous engager sans compter...*

Le monde d'après ?

Inutile d'invoquer les nonnes thérapeutes et les saints guérisseurs : Eugénie pour l'eczéma, Mamert pour les coliques, Livertin pour les migraines, Hubert pour la rage, Hervé pour les angoisses, Méén pour la folie.

Inutile de marcher en foule sur le chemin de Saint-Mars-la-Jaille pour se recueillir au pied du chêne aux clous de Bonnœuvre.

Inutile d'inciser l'écorce du tronc séculaire ou de lier brins de paille, fils de laine et loques déchirées aux branches du vieil arbre pour guérir les maux et les blessures d'un monde dévasté.

Certains affirment pourtant qu'une nuit de pleine lune, et dans le plus secret, Petit Corps Replet se livra à d'obscures dévotions populaires, espérant ainsi amadouer Gaïa martyrisée.

Le monde d'après ?

« N'y a-t-il pas dans cette crise nationale une chance pour nous ressouder ? » gémissait-il agenouillé, tête inclinée, devant le chêne vénéré.

« N'y a-t-il pas dans cette crise planétaire une chance pour éprouver notre humanité et marcher vers le salut ? » marmonnait-il en y plantant à hauteur d'homme sept clous piquant l'arbre au cœur.

*... De cette double déflagration mondiale, le réchauffement climatique et la pandémie virale, ayons le courage de tirer les leçons pour bâtir un autre projet. Sachons sortir des sentiers battus, briser les cadres idéologiques et nous réinventer.*

Malingre, en playback, acquiesça. Sans qu'il s'en aperçoive tant le texte lui était familier, il confessait en silence, dans une parfaite synchronisation labiale, une complicité inavouée.

« Il m'est arrivé d'avancer que je ne pourrais admirer qu'un homme déshonoré et heureux », avait-il écrit dans un de ses carnets. Cette phrase de Cioran, qu'à cinquante ans à peine il n'avait pas encore épuisée, l'intriguait et le hantait à la fois. Il s'y apercevait comme dans un miroir déformant, éclatant d'un rire inhumain, le nez mangeant la joue gauche, le menton tordu et allongé.

*... Souvenons-nous du poète aux vers inoubliables : « La Nature est un temple où de vivants piliers... » Ne laissons pas ceux qui nous gouvernent piller ce monde. Résistons à la barbarie qui vient!* s'enflamma un Replet messianique qui se savait aux portes de l'Histoire.

À cette altitude, par-delà les villages de la République, PCR aperçut l'Europe. « De nouvelles propositions pour une renaissance européenne » avait été l'un des thèmes majeurs de son programme.

Chapitre controversé, il est vrai. Tout au long de la campagne, les journalistes l'avaient peu épargné.

« À vous entendre, on dirait que... Il faut bien avouer que vos propositions... Mais peut-on vraiment affirmer, comme vous le faites... À rebours des faits, vous semblez dire... Propos malgré tout peu convaincants, vous en conviendrez peut-être... ».

*... Ce soir, l'Europe nous regarde, commença-t-il humblement. Nous ne pouvons considérer isolément la France. Le pourrait-on, comme certains l'affirment encore malgré les turbulences que nous venons de traverser, que ce serait suivre une route...*

Européen, Replet l'était. Né dans la Sarthe d'un père slave et d'une mère poitevine, lecteur d'Érasme, de Romain Rolland, de Stephan Zweig, de Goethe, de Calderón et de Dante, il parlait l'anglais et l'espagnol, lisait l'allemand et l'italien. *In varietate concordia*, s'était-il fait tatouer sur la fesse gauche, à Varsovie, le jour de ses vingt ans. Catholique revêché, il s'était marié à Berne selon le rite protestant, et son témoin avait été un vieil ami orthodoxe. Une maison de famille à Royan, un appartement à Nice lui permettaient de courir sur les plages de l'Atlantique et de la Méditerranée. Et s'il se promenait avec plaisir dans les rues de Londres et de Berlin, il aimait aussi les bains de Budapest en septembre, quand décline leur fréquentation.

Le dogmatisme néolibéral des traités successifs d'une Union européenne bureaucratique et marchande maltraitait cette affection de semi-lettré pour une Europe imaginaire défunte.

Piétinant sauvagement cette Europe fabulée, le Brexit, qui exhibait les plaies d'un Marché commun impitoyable, avait été le coup de grâce.

« Je veux qu'on change ce qui doit être changé », avait-il maintes fois déclaré sur les routes de France. « Livres de comptes, astreintes budgétaires, luttes mercantiles : l'image de l'UE est déplorable », reconnaissait-il avec perspicacité. « Le projet européen doit être réformé », résumait-il alors d'un trait ; « quel que soit le domaine considéré, je souhaite que sa valeur ajoutée soit démontrée clairement et sans ambiguïté. »

Il s'agissait donc de tracer habilement une voie moyenne entre mille obstacles rébarbatifs :

**s'affirmer** bon Européen mais sans naïveté, conscient des échecs passés et des écueils à venir ;

**avouer** que l'Europe, par trop juridique et technocratique, manquait décidément de chair et d'esprit, et ne peuplait guère les imaginations ;

**reconnaître** sans plus tortiller que le dogme d'une concurrence libre et non faussée entre les États membres ne formait pas même les prémisses d'un récit collectif qu'on prendrait plaisir à raconter ;

**défendre** les intérêts nationaux sans confondre chauvinisme nationaliste, souverainisme étroit et protectionnisme pondéré ;

**redire** qu'on agit souvent mieux ensemble, mais que dans certaines circonstances la compétence nationale doit être restaurée ;

**appeler** in fine, et dans un crescendo insistant, à « refonder » cette Europe malade,  
menacée à sa droite par de sinistres pulsions populistes,  
menacée à sa gauche par de sinistres répulsions élitistes,  
ébranlée dans toutes ses régions par une incrédulité pandémique  
dont la gestion aléatoire, au gré des mutations imprévisibles de ce  
sentiment instable, exaspérait ses administrés.

*... une Europe souveraine, une Europe unie, une Europe démocratique.*

*Une Europe, reprit-il après un court silence,  
qui sache protéger ses citoyens mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent — et je défendrai l'ouverture de négociations allant en ce sens ;  
une Europe puissante, consciente d'elle-même, de son Histoire, de son identité, de sa culture ; une Europe enfin de la transition écologique  
et de l'équité sociale...*

Quel bavard, ce Replet!

*« J'ai tenté de dresser la France contre la fin d'un monde », a dit un jour le général de Gaulle. Dans l'Europe d'aujourd'hui, menacée par ses conflits d'intérêts, la France, redevenant chaque jour un peu plus la France, doit se tenir à l'avant-garde d'une aventure collective dont elle éclaire...*

Quel bavard!

Il savait tout faire : le coq, le chien, la poule, l'âne bien sûr, la chèvre naine, le lapin domestique, le canard de barbarie, et même le canari.

Le discours tirait à sa fin. Les dernières passes effectuées, Replet allait donner l'estocade.

*... Demain, les Françaises et les Français choisiront leur nouveau Président de la République pour cinq ans. Je ne serai pas l'homme des formules creuses, je serai le Président de l'après. Le temps est venu d'un changement véritable. Je vous servirai avec force et humilité, fidèle à la confiance qui vous m'accorderez, respectueux de notre devise républicaine : liberté, égalité, fraternité.*

L'assemblée s'ébroua d'aise après cette chevauchée d'une heure menée en pleine lumière, tambours battants.

*Mes amis, avant de conclure, je voudrais remercier chaleureusement mon équipe de campagne, ces hommes et ces femmes de l'ombre qui m'ont accompagné sur les routes...*

Longue ovation émue.

*... ces hommes et ces femmes de l'ombre, reprit PCR après quelques instants, qui m'ont aidé sans compter, qui ont surmonté avec moi les obstacles, qui ont contribué à faire de ce combat d'idées une marche conquérante, et de cette conquête une victoire.*

Applaudissements redoublés.

Trompettes, cymbales, percussions.

Un poing se leva.

Surpris par cette saillie inopinée, Malingre scruta la salle, presque étonné, avant de saluer le maître de cérémonie qui là-bas triomphait.

Emphatique, Petit Corps Replet continua.

*Je ne peux vous oublier, vous les simples qu'on oublie si souvent, vous qui êtes la France en petit. Votre ferveur militante, votre courage et votre énergie m'ont porté et me porteront encore durant ces cinq années.*

*À la scénographie donc, Pierre, Paul et Jacques.*

*À la lumière, Yvette et Mustapha.*

*Au son, Lili et Marcel.*

*Aux costumes, Jean-Paul, Agnès, Anne-Élisabeth, Yves et Sonia.*

*À la buvette, Fabrice, Marie, Khalil et Noah.*

*Au vestiaire, Gérard et Sylviane.*

*À vous, et à celles et ceux que je n'ai pas nommés, merci.*

*Vive la République.*

*Et vive la France.*

Coup d'œil furtif vers les coulisses, tape légère de la main sur la cuisse droite.

À ce signal qu'il guettait docilement, Rasibus se précipita aux pieds de son maître en frétilant.

Grace Jones? Phil Defer? Lenny Bruce? Dark Vador? Théodore de Bèze? Le Grand Charles? Napoléon? Mickey peut-être?

Fin de partie.

Petit Corps Replet, arpentant la scène, regarde avec émotion la salle en liesse, offrant sa solitude glorieuse aux applaudissements.

« Merci mes amis », murmure-t-il, « merci mes chers amis ».

Acclamations joyeuses. Par brassées mouvantes, drapeaux et banderoles ondulent fièrement.

Soudain Replet se fige : les premières notes de l'hymne de campagne retentissent une dernière fois.

Toutes et tous se lèvent à l'unisson.

Avec ferveur mille poitrines se gonflent.

D'une seule voix,

à pleine bouche,

à belles dents :

« Voici venu le temps des rires et des chants... le pays joyeux... des monstres gentils... Oui c'est le paradis. »

*Hasta la muerte*, glapit Rasibus, bouleversé.

## NOTES

### Citations en exergue

1. Ana Tot, *Nique (chansons, etc.)*, Mugron, Éditions Louise Bottu, 2021.
2. *Bifurquer* (sous la direction de Bernard Stiegler avec le Collectif Internation), Paris, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2020.
3. Bérurier Noir, « Porcherie », 1985.

### Corpus

Page 35 : la figure de « Jojo le gilet jaune » est empruntée à Danièle Sallenave, *Parole en haut Silence en bas*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », 2021.

Page 38 : « l'élevage en batterie des humains », Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain* suivi de *La Domestication de l'Être*, Paris, Mille et une nuits, 2010.

Dépôt légal : février 2022





Fiction politique, essai satirique, conte parodique, docu socio-historique ou roman vrai, *Les Bâisseurs de ruines* relate le dernier discours, la veille du scrutin à l'élection présidentielle, du candidat Petit Corps Replet, sous le regard cynique de Malingre, son homme de plume et proche conseiller. Le temps de ce discours, qu'on lit par fragments, affleurent des souvenirs de campagne (rencontres avec les médias, débats officiels, conversations dérobées, déclarations de presse...) qui font écho à la déclamation par PCR d'un bréviaire politique étriqué, à la brisure de deux époques, l'une s'achevant sans jamais finir, l'autre tardant à naître dans les décombres d'une planète exsangue.

Satire insolente combinant les formes, mêlant les langues, les tons et les voix, ce livre explore les tours et les détours de la parole politique, sa fabrique, sa mise en bouche, sa profération. Urgence climatique, révoltes populaires, démocratie citoyenne, aveuglement des élites, impasses européennes : devant une foule conquise, Petit Corps Replet promet un « après le monde d'avant ». *Abradacadabra*, clame cet ambitieux bâtisseur pour mieux conjurer le désastre qui vient.